

# Le Samedi

VOL. III — NO. 48

MONTREAL, 7 MAI 1892

PAR ANNEE, \$2.50.  
LE NUMERO 5 CTS.

LE CALENDRIER DU SAMEDI



M.A.I.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 7 MAI 1892.



L'élogo du phonographe n'est pas à faire; il  
parle par lui-même.

L'espérance est un clou planté le plus souvent  
dans une planche pourrie.

On ne peut pas tromper un mort facilement,  
même en lui donnant une fosse nouvelle.

Si les Anglais ont eu Milton et les Français  
Millevoie, ils sont donc manche à Manche.

L'épicière qui annonce: Bon rhume à vendre,  
pourrait se guérir facilement en supprimant son e.

Si les enfants étaient aussi bons que vou-  
draient les avoir leurs voisins, le soleil ne se cou-  
cherait jamais.

"Tiens!" fait un pensionnaire, on s'inclinant  
respectueusement devant le beurre, "voilà un  
vestige de l'ancienne Grèce.

Comme pendant le déluge, Noé n'avait plus  
pour patrie qu'un arche, c'est pour cela qu'il a  
pris le nom de patriarche.

Réflexions d'un employé du gouvernement le  
premier de chaque mois: "Comme les vingt-neuf  
jours qui restent vont être longs!"

Noé a établi la première ménagerie, et quoi-  
qu'il n'eût à craindre aucune concurrence, il n'a  
pas moins échoué au bout de quarante jours.

De deux personnes, dans la même chambre,  
dont l'une est en amour et l'autre souffre du mal  
de dents, l'amoureuse sera la dernière à s'endor-  
mir.

Il arrive quelquefois que les phénomènes de  
la nature sont renversés; ainsi souvent plus on  
jette de lumière sur le caractère d'un homme,  
plus il est noir.

Un homme à la veille de se marier prend gé-  
néralement un ange pour femme; mais lorsqu'il  
est rendu à tenir maison, il regrette de ne pas  
avoir pris plutôt une cuisinière.

## La statistique de la tempérance



*Le premier viveur.*—S'il en meurt par année du monde  
en ville!

*Le second viveur.*—Mais s'il en mourait plus, la cause  
de la tempérance serait gagnée.

*Le premier viveur.*—Comment cela?

*Le second viveur.*—Il est prouvé qu'il y a trois mille  
ivrognes à Montréal. S'il était mort trois mille enfants  
de plus, ça aurait pu être ces trois mille ivrognes, et ils  
l'ont bien mérité.

## MOTS D'ENFANTS

*La mère, (surprenant son enfant, les deux pieds  
dans un seau d'eau glacée).*—Y penses-tu! Ote-  
toi de là, vite!

*L'enfant.*—Laisse-moi donc attraper une petite  
maladie pour que je n'aie pas à l'école la semaine  
prochaine!

*La dame, en visite.*—Ta mère doit être con-  
tente, maintenant que ta queluche est passée?

*Arthur.*—Non, elle n'est pas contente du tout;  
ça amusait tant le bébé quand je toussais.

*Jules, (qui se fait couper un morceau de ga-  
teau par grand'maman).*—Dites donc, grand'-  
maman, vos lunettes, est-ce que ça grossit les  
choses qu'on voit?

*La grand'mère.*—Oui, chéri, un petit peu.

*Jules.*—Dans ce cas, ôtez-les donc pour coaper  
mon morceau?

*Le soupirant.*—Donne-moi un baiser, et cours  
vite dire à ta grande sœur que je lui ai apporté  
une boîte de chocolat.

*Henri.*—Voulez-vous changer cela? Donnez le  
baiser à Blanche et les bonbons à moi, n'est-ce  
pas?

## L'AMOUR ET L'ÉCONOMIE



*Le papa à un amoureux éconduit.*—Comment! Je  
vous mets à la porte hier soir; j'envoie mon chien après  
vous, il me rapporte un morceau de votre pantalon...

*Le prétendant.*—Oui, monsieur.

*Le papa.*—Malheureux! Et vous osez revenir!

*Le prétendant.*—Oui, monsieur précisément pour ré-  
clamer ce morceau de mon pantalon.

## UN TORT IRRÉPARABLE

*Le vieux juge.*—Cet animal de X... qui me  
fait passer pour le meilleur joueur de cartes, me  
fait un tort immense.

*Sa chère moitié.*—Bien non! Au contraire,  
c'est un superbe compliment.

*Le vieux juge.*—Tu n'y es pas. Personne ne  
veut plus jouer avec moi.

## TOUT N'EST PAS ROSE DANS LA VIE

*Le régisseur.*—Je dois vous dire que je suis  
extrêmement désappointé de la manière dont vous  
avez joué votre rôle. Dans la scène d'amour, la  
plus belle de la pièce, vous avez été d'une froi-  
deur et d'une platitude vraiment ridicules. Vous  
avez gâté tout l'effet.

*L'acteur.*—Aussi, diable! Pourquoi avez-vous  
pris une actrice qui mange de l'ail?

## UNE EXPLICATION INTELLIGIBLE



*Le colonel.*—C'est énervant! Vous avez toujours quel-  
ques observations à faire. Qu'est-ce qu'il vous manque  
encore?

*Le capitaine.*—Il me manque un colonel qui connaisse  
ses devoirs.

## PAROLES REGRETTÉES

Les barbiers américains sont aussi vindicatifs  
que loquaces. Dernièrement, dans un village du  
Connecticut, un brave clergyman, fatigué par le  
bavardage du coiffeur qui le rasait, le pria poli-  
ment de se taire, puis, comme l'autre continuait,  
le traita d'affreux "merlan."

Le barbier, offensé dans sa dignité, déposa les  
instruments de son culte et, se drapant dans sa  
dignité, déclara au clergyman qu'il eût à quitter  
la place et à aller se faire barbifier ailleurs.

Le clergyman dut filer bien vite, la figure en-  
core toute ensavonnée, avec une joue rasée seule-  
ment.

Bien plus, le perruquier porta plainte.

Le clergyman fut condamné à une amende  
pour avoir offensé un brave citoyen dans l'exer-  
cice de ses fonctions et l'avoir traité d'affreux  
merlan, épithète injurieuse pour un honorable  
coiffeur!

Pour un peu on l'eût lynché.

## DOMESTIQUE FIN DE SIÈCLE

*Le tramp.*—Voulez-vous me donner quelque  
chose à manger, monsieur? Je meurs de faim.

*M. Hautefuture.*—Je suis réellement peiné,  
mais je ne puis pas. Je vais, cependant, vous  
donner une lettre d'introduction à ma cuisinière;  
peut-être voudra-t-elle faire quelque chose  
pour vous.

## NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Ainsi que nous l'avons annoncé la semaine dernière, le SAMEDI va commencer très prochainement la publication d'un nouveau et magnifique feuilleton : "Les Chevaliers du Poignard." Ce roman est tellement intéressant, qu'il n'y a plus moyen de s'en procurer un seul exemplaire dans aucune librairie d'ici ou de Paris. C'est le plus beau feuilleton qui ait jamais été publié. Tous peuvent le lire : jeunes ou vieux, et tous en suivront toutes les péripéties avec un intérêt toujours croissant.

## LES JEUNES MARIÉES DANS LE ROLE DE MÉDECINS

ELLES N'ONT QU'UN SEUL PATIENT, MAIS IL EST BIEN CHOYÉ

Ils sont mariés depuis quelques jours ; la lune de miel n'est pas encore tout à fait passée. Voyez avec quelle tendresse naïve, quelle sollicitude inquiète, la jeune femme s'empresse auprès de son roi et maître, de quels soins assidus elle l'entoure. Le mari a pris du froid, il a contracté un petit rhume qui le fait un peu tousser de temps à autre.

Il est encore le choyé, le bijou des maris, en attendant qu'il passe à l'état de pensionnaire attiré de la maison.

Comme elle en a soin, comme elle accourt au-devant de ses moindres désirs, le brosse, le frotte, le tire à quatre épingles ! C'en est merveilleux. Elle veille sans cesse sur lui, le protège et le nourrit avec plus de sollicitude que le jardinier le plus vanté n'en a jamais mise à cultiver ses plantes les plus rares.

Son nouveau maître rentre à la maison, après une petite excursion matinale, il fait entendre

## NOS CHÉRIS



Alfred.—Dis-moi, Lolotte, je voudrais avoir ta sœur. Veux-tu me la vendre ?

Lolotte.—Oh ! non ! L'autre jour, je suis entrée pendant qu'elle embrassait monsieur Courtepattes, et elle m'a bien fait promettre de ne pas la vendre.

## LA VIE DES PRAIRIES



L'artiste.—Désolation ! Voyez ce coucher de soleil ! Et il me manque du vermillon pour le saisir sur ma toile !

Le cowboy.—Rien que cela ? Une minute ! Je vais vous en gratter sur la figure de ce sauvage.

une petite toux sèche. L'oiseau effarouché est déjà à ses côtés, toute inquiète. Serait-ce un commencement de coqueluche ? Vite, il faut le soigner, il ne faut pas le négliger un instant de plus, et déjà ses petites mains empressées ont détaché une cravate moelleuse qu'elle portait elle-même et l'ont glissé au cou du mari.

—Mais, chéri, tu as donc mal à la gorge, aussi pourquoi t'être fait couper les cheveux hier ? Il faisait bien trop froid, tu aurais dû y penser ! Tu passeras le reste de la journée à la maison, tu ne peux pas sortir ainsi.

Et l'affaire est réglée ; le pauvre mari n'ose pas sortir. Il reste à la maison, quoiqu'il fasse un temps superbe.

Il toussé un peu de temps à autre, mais n'a-t-il pas la suprême consolation, le bonheur ineffable d'être choyé et soigné par une spécialiste hors ligne qui n'a pas sa pareille pour le traitement des maux de gorge. Le lendemain, l'heureux mari trouve qu'il va bien mieux, sa femme aussi ; mais elle a bien soin de lui faire comprendre qu'elle vient peut-être de lui sauver la vie et cela grâce à ses soins assidus, mais grâce surtout au bas qu'elle lui a passé le soir précédent autour du cou.

Le jeune homme vient de finir sa toilette et est prêt à sortir, mais les choses ne peuvent pas se passer ainsi. Qu'est-ce qu'un homme connaît à ces choses-là ? Le médecin en chef a encore son petit mot à dire ; il lui faut faire sa revue. Aussi quel petit cri effarouché, lorsqu'elle le regarde : "Mais tu n'y penses pas, tu n'es pas pour sortir habillé de la sorte ; as-tu envie de te faire mourir ; attends un peu." Ce disant, elle court à l'armoire, prend un morceau de flanelle, la plus chaude et la plus épaisse qu'elle peut trouver et le lui roule autour du cou. Elle lui noue ensuite un foulard ou deux bien serrés ; il est à moitié étouffé, mais il se laisse faire ; il n'ose protester ; puis de ses jolis doigts, elle relève les collets de plusieurs paletots qu'elle lui a fait endosser et elle le conduit à la galerie en arrière de la maison, où elle lui permet de respirer pendant quelques instants l'air frais et embaumé d'une belle journée de printemps. Alors elle le fait rentrer, l'examine des pieds à la tête, le tourne et le retourne pour voir s'il ne lui manque rien, et finit par se persuader que peut-être, avec beaucoup de précautions, il n'en mourra pas cette fois. Elle

lui bourre les mains, les poches et la bouche de bonbons pour la toux ; puis, la tristesse au cœur, et de larmes pleines les yeux, tout doucement elle le conduit à la porte et avec une dernière caresse et une dernière recommandation, elle lui permet d'en franchir le seuil. A peine dehors, le jeune homme trouve qu'il fait un temps délicieux ; mais il trouve aussi que les passants s'arrêtent et le regardent d'un air surpris. Son visage est gonflé, il a le teint violacé comme celui d'une personne à moitié étranglée. Il porte le menton bien en l'air et fait des efforts surhumains pour sourire, mais le pauvre diable peut à peine respirer et les gens finissent par se dire que c'est quelqu'imbécile ou un nouveau marié, ou peut-être les deux à la fois. Quelqu'un le hèle de l'autre côté de la rue. Il fait un effort pour regarder à sa gauche, oubliant qu'il a le cou emprisonné ; il lui faut se mouvoir tout d'une pièce. L'ami s'aperçoit de son embarras, traverse la rue et s'écrie :

—Mais, bonté du ciel ! qu'as-tu donc ? Es-tu malade ?

—Non, mon bon, répond-il d'une voix à peine intelligible ; non, je ne suis pas malade, mais ma femme m'aime peut-être un peu trop, elle craint que je ne prenne du froid.

—Oh ! je comprends cela. Toutes pareilles, les femmes !

Il est marié, lui aussi, mais la lune de miel est passée depuis quelque temps. Lorsqu'il a le rhume maintenant, sa femme lui conseille d'acheter des pastilles pectorales, mais autrefois elle l'en bourrait elle-même.

## PERTE IRRÉPARABLE

Mlle Languefine.—Ne vous êtes-vous pas aperçu, monsieur, que vous avez renversé votre verre de vin sur ma robe ?

M. Aimeaboire.—Oui, mademoiselle, et ce qu'il y a de plus triste, c'est que c'était le dernier verre d'un vin de 1837.

## SYMPATHIES SOLIDES

M. Jeunemarié.—Je ne sais pas ce que vous allez dire, mais le fait est que ma femme, votre fille, est d'un commerce exécrable.

Le beau-père.—Toutes mes sympathies, mon cher : moi j'ai la mère depuis déjà un bon bout de temps.

## PAS DE SI VILAIN POT QUI NE TROUVE SON COUVERCLE



I

■ Le monsieur qui n'est pas entré chez un chapelier depuis dix ans. — C'est encore moi.



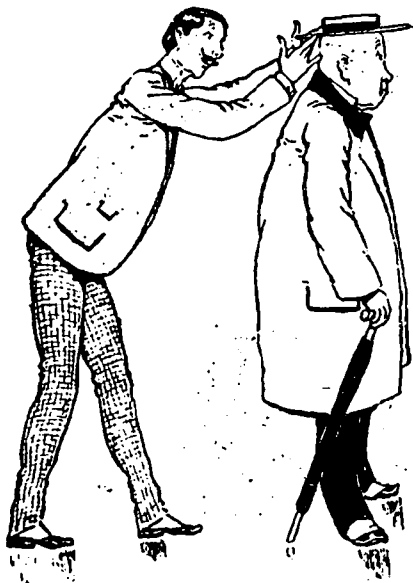
II

— Non ! Celui-là manque de genre.



III

— Celui-là non plus. Trop de genre pour mon âge.



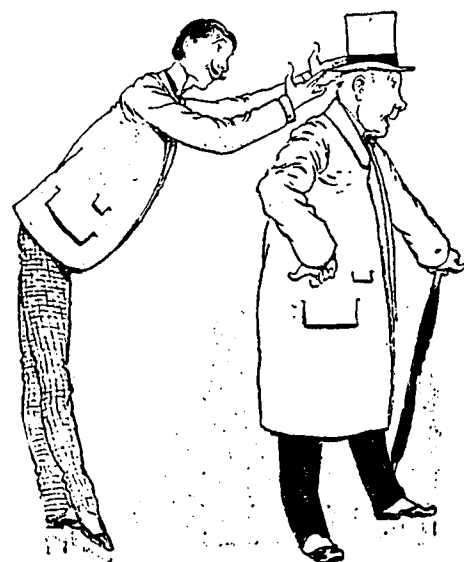
IV

— Assez gentil ! Mais il n'y en a pas pour l'argent.



V

— Je ne veux pas avoir de ces airs cranes.



VI

— Ha ! Voilà des années que je rêve ce chie-là !

## AU TÉLÉPHONE

Il y a des gens qui prennent plaisir à faire étriver les autres et à leur jouer toutes sortes de tours imaginables, mais qui n'aiment pas qu'on leur rende la pareille.

Baptiste Brisetout était de ce nombre, et était, en outre, affligé d'une toux des plus opiniâtres. L'autre soir, il éprouve une recrudescence de toux qui lui fait craindre pour ses jours ; il va au téléphone et demande le numéro de son médecin.

Aussitôt le courant établi, Baptiste fait connaître son mal et dit qu'il craint un commencement de congestion. Or Baptiste avait joué maints petits tours à Rose, la jeune fille préposée au téléphone qui s'était jurée de les lui faire payer à la première occasion. Entendant ce qu'il venait de dire au médecin, elle crut le moment favorable et s'empressa d'appeler au téléphone un sien ami, grand amateur de trombone et qui passait ses loisirs à souffler dans le terrible instrument. Elle lui dit de sa voix la plus calme : "Tu me ferais grand plaisir d'approcher ton instrument le plus près possible du téléphone et d'en jouer de toutes tes forces pendant quelques instants, aussitôt que tu entendas résonner le timbre.

Le jeune homme, qui l'aimait, promit de faire de son mieux.

Arrivé au téléphone, le docteur dit à Baptiste :

— Oh ! vous vous trompez.

— Mais pas du tout, cher docteur. Prenez une voiture et venez au plus vite, car je me meurs.

— C'est de la folie. Toussez donc un peu dans le téléphone, pour que je puisse m'en rendre compte.

La petite Rose interrompt la communication du côté de Baptiste et la rétablit du côté du joueur de trombone, qui fait entendre un ronflement épouvantable. Rose rétablit à l'instant la communication du côté de Baptiste et le docteur, remis à peine de sa stupeur, lui demande :

— Est-ce vous qui venez de tousser ?

— Oui, je suis bien malade, n'est-ce pas ?

— Mille tonnerres ! malade ! je le crois bien.

— Que vais-je faire ?

— Ne mangez plus de chardons d'ici à quelques jours. Contentez-vous d'un peu d'avoine et de son, vous pourrez manger aussi de temps à autre un peu de foin.

— Quoi ! Que dites-vous ?

— Je dis que votre manière de braire dans le téléphone ne me laisse pas de doute que vous êtes en bonne voie de devenir un âne accompli, si vous ne changez de régime immédiatement.

Vous êtes dans la dernière période de mutation.

Crac ! Crac ! Une sonnerie enragée se fait entendre dans le bureau. Maître Baptiste avait brisé son téléphone.

La petite Rose se tordait de rire, et le jeune homme au trombone, s'étant rafraîchi les lèvres, attaqua avec une vigueur nouvelle les notes les plus hautes de Ta-ra-ra, Boom-de-ay.

## POF... LARITÉ PAS POPULAIRE

A une récente assemblée politique, alors que les adversaires sortaient tout le feu de leur éloquence, les cris de "M. X... M. X..." se faisaient entendre à tous moments.

Vers la fin de la séance, on voit s'avancer un jeune homme sur l'estrade. Il commence un discours magnifique, plein de feu et d'éloquence ; mais lui aussi est interrompu par ce même cri : "M. X... M. X..."

Le président de l'assemblée se décide enfin à demander à l'individu de bien vouloir se taire, en ajoutant que c'était M. X... qui leur parlait dans le moment.

— Comment ! répond l'interrupteur, c'est précisément ce petit bonhomme qui m'a payé deux piastres pour l'appeler !

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Bons conseils du vieux temps.

Il y a tout près de quatre cents ans, un brave homme, qui s'appelaient Robert de Balzac, conseiller, chambellan du roi Louis XII, sénéchal d'Agénois et de Gascogne, écrivait un petit livre curieux intitulé : *le Chemin de l'hospital et ceux qui en sont possesseurs*. Voici, selon l'auteur, dont nous rajeunissons un peu le langage, les gens qui sont certains d'y arriver en poste :

- Ceux qui ont peu et dépensent beaucoup.
- Ceux qui jouent volontiers et fréquentent les tavernes.
- Gens ivrognes et gourmands.
- Gens débauchés et coureurs de plaisirs.
- Gens plaideurs, querelleurs et nourrisseurs de procès.
- Ceux qui font souvent grands banquets et grandes assemblées.
- Ceux qui font mal panser leurs chevaux et leurs bêtes.
- Ceux qui chantent toujours *gaudeamus* et n'ont pas de *requiem*.
- Ceux qui laissent leurs granges découvertes quand les grains sont dedans.
- Ceux qui vont tard faire leur journée et leur besogne.
- Les gens qui ont trop de métiers.
- Ceux qui laissent perdre cent écus par peur d'en dépenser dix.
- Ceux qui sont grands babillards, menteurs et flatteurs.
- Ceux qui attendent la succession d'aucun de leurs parents, laquelle peut être ils n'auront jamais.
- Ceux qui nourrissent mal leurs serviteurs et veulent qu'ils besognent bien.
- Ceux qui sont chiches d'un centime et larges d'un écu.
- Ceux qui laissent le pavé de leurs chambres et les cheminées, aussi les fenêtres, sans radouber. Car tous les jours le dommage y croît et est signe de gens très paresseux.
- Voilà quels sont les enfants aînés et principaux héritiers de l'hôpital. Ceux qui feront le contraire en seront exceptés et quittes aussi de l'ordre de balisterie et mal gouverne.



La jeune madame Velin.—Quel plaisir nous avons eu ! Dire qu'il y avait cinq ans que mon mari n'était pas venu dans ma famille !  
Le cousin Tom.—Alors, on a tué le veau gras ?  
Madame Velin.—Peu ne s'en est fallu ; mais vous le voyez, il n'est pas tout à fait mort.

La veille, au bal, on a présenté à mademoiselle Jeanne deux frères, très timides et très modestes.

—Eh bien ! lui dit sa mère, comment les as-tu trouvés ?

—Oh ! gentils tout plein... on dirait les deux sœurs !

D'Aurélien Scholl :

Ces jours derniers, M. de M... a renvoyé un domestique qu'il soupçonnait de se livrer au commerce des cigares de son maître.

M. de M... arrêta un nouveau valet et reprit son habitude d'oisiveté.

La journée se passa, pas de nouvelles du drôle.

—Où donc est Baptiste ? demanda M. de M...

—Monsieur, lui répondit-on, il est sorti, — et nous n'en avons pas de nouvelles.

Le lendemain, rien encore.

Le troisième jour seulement, Baptiste revint à son poste.

—D'où venez-vous ? demanda son maître.

—Monsieur, fit Baptiste, n'ayant vu qu'une fois l'hôtel de monsieur, il m'a été impossible de trouver le numéro.

—Cette raison est bien mauvaise ! Baptiste prit un air ébahi.

—Elle est mauvaise ?

—Parbleu !

—Eh bien ! reprit le domestique, si monsieur veut passer un instant dans la pièce à côté, "je vais tâcher de lui en trouver une autre."

A propos des accidents de chemins de fer :

Un mécanicien a été invité à dîner par des amis. Au moment de les quitter pour aller prendre son service :

—Eh bien ! lui dit-on, vous ne prenez pas de café ?

—Merci, fait le mécanicien : "Ça m'empêche de dormir sur ma locomotive !"

Guibollard a été reçu en audience par le pape.

—Avez-vous vu toutes les splendeurs de la Ville éternelle ? lui demande le Saint-Père.

—Oui, hormis une chose que je voudrais voir.

—Laquelle ?

—Un conclave !

## LA VIE DURE

L'esprit malin.

Il ne faut jamais dire : "Je ne serai pas attrapé."

—Je ne comprends pas comment l'on peut se laisser voler, disait Platine, l'horloger.

Jeudi, il voit entrer chez lui un homme bien mis, frisé, pommadé.

Il regarde les montres en or, argent, à spirale, remontoir, et en choisit une de 60 francs.

—Tiens, dit-il, j'ai oublié mon porte-monnaie.

—Oui, dit Platine, je connais ce tour-là, mais ce n'est pas à un vieux singe comme moi, qu'on apprend à faire des grimaces.

—Ça ne fait rien, voulez-vous m'accompagner chez le pâtissier du coin, l'un de mes amis, qui me prêtera les 60 francs.

—Je veux bien, dit l'horloger, c'est à deux pas.

Ils entrent tous deux ; l'horloger reste au magasin et l'autre avance tout droit dans le fond.

Deux minutes après, il revient en criant : "60, n'est-ce pas, que vous donnerez à monsieur ; moi, je vais reprendre le train, il est temps !"

L'horloger attend, tousse pour faire voir qu'il est là.

—Vous allez prendre ça vous-même, dit le pâtissier.

—Mais, je le crois, dit l'autre étonné.

—Où allez-vous les mettre ?

—Où ?... mais dans mon porte-monnaie.

—Soixante petits pâtés... dans votre porte-monnaie ?

—Soixante petits pâtés ! c'est soixante francs que vous devez me donner de la part de l'homme.

—L'homme ? mais je ne le connais pas ; il est venu me commander soixante petits pâtés pour votre compte et ils vont être faits.

—Et moi, je vais l'être... refait... dit l'horloger en poussant un soupir.

Comment ! un mois pour aller de Paris à Bruxelles ! par où as-tu donc passé ?

—Par Mons et par Vaux !

—Pourquoi fait-il si froid ? demande Lili à son frère Bob.

Et Bob, très grave :

—C'est parce que le domestique du bon Dieu a oublié d'allumer le poêle.

## DENT POUR DENT



Le mari.—Tu devrais avoir honte de te mettre sur la tête les cheveux d'une autre femme !

La femme.—Est-ce que tu hésites à te mettre les mains dans la peau d'un autre veau ?

## LES TROUS DE TROTTOIRS, ET LE SPIRITISME

Un de nos confrères possède une femme dont l'avarice est proverbiale. L'autre jour, il amène un de ses amis à dîner, et, prenant sa parcimonieuse épouse à part, lui recommande d'ajouter quelque chose au menu ordinaire.

Naturellement, récriminations ; si bien que notre confrère, poussé à bout, lui dit :

— Si mon ami n'était pas là, quelle danse je te ferais !

— Oh ! je t'en prie, ne te gêne pas pour moi, répond l'autre, qui, de la salle voisine, avait tout entendu.

L'album de Lousteau :

Suivant que l'amitié précède ou suit l'amour, elle en est l'école d'application ou l'hôtel des Invalides.

Feuillets détachés d'album :

Les seuls services inoubliables sont ceux qu'on nous a refusés.

(Une lectrice du *Gaulois*.)

La beauté unie à la vertu est une harmonie exquise à contempler.

(*Agesha*.)

La santé dépend plus des précautions que des remèdes.

(*Bossuet*.)

Du *Gil Blas*, sous la signature de M. Emmanuel Arène :

On a quelquefois raconté l'anecdote du papa Vernhes se croisant à la buvette avec l'évêque d'Angers.

Ce papa Vernhes, que tous les habitués du Palais-Bourbon ont bien connu, était un vieil original, le meilleur des hommes, au fond, et qui avait l'habitude de tutoyer tout le monde sans distinction d'âge, ni d'opinion politique.

On le rencontrait dans les couloirs, sortant de la salle des séances ; on lui demandait :

— Qui donc est à la tribune ?

— C'est Jules... ou bien c'est Paul.

" Jules," c'était M. Jules Ferry... " Paul," c'était M. Paul de Cassagnac... Un jour, donc, le papa Vernhes se trouvait à la même chambre quand l'évêque d'Angers y entra. Ils se heurtèrent là, presque nez à nez, et il était bien difficile de ne pas se dire bonjour.

Vernhes faisait profession d'être un radical à tous crins, et il ne pouvait pas, par conséquent, donner du " Monseigneur " à un évêque ; d'un autre côté, il était trop brave homme et trop courtois pour l'appeler, à brûle-pourpoint, " Monsieur."

Avec sa rondeur habituelle, il trancha la difficulté, et s'avancant, les deux mains tendues, vers l'évêque d'Angers :

— Eh bien ! mon vieux seigneur, lui dit-il, comment va cette santé ?



I

*Le jeune philosophe amoureux.* — Il y a des mystères, Ida, que même nous deux, ne pouvons comprendre.



II

— Ainsi, le grand architecte de l'univers m'appelle subitement au Thibet. Qu'arrive-t'il ?



III

— Aussitôt à distance est supprimée et je disparaiss...



IV

C'est ainsi qu'elle a toujours cru parti pour le Thibet le monsieur qui vient de tomber dans la carc.

## THÉÂTRE-ROYAL

## "THE ORPHANS OF NEW-YORK"



Montréal est bien servi cette semaine. Tous les théâtres semblent s'être donnés le mot pour lui amener d'excellentes troupes. Le populaire Théâtre Royal n'est pas resté en arrière de ses rivaux. "The orphans of New-York" est appelé à attirer tous les jours un public nombreux. Cette pièce est un drame à sensation. Elle est remplie de scènes émouvantes et tragiques. Les acteurs sont peut être les plus forts qui soient venus au Royal pendant la saison.

M. N. S. Wood se distingue dans le rôle de Percy Atwood. Il est un acteur d'une grande puissance et de beaucoup de talent. Harry Roberts, Jérôme Stansill, Emil Grofe-Graf, etc., le suivent de près, de même que Mlles Ida Lewis, Maggie Fielding, Etta Haynes, et autres.

Les décors sont d'une grande richesse. Ce sont

des merveilles de mécanisme. Nous mentionnerons spécialement l'asile des orphelins du second acte et le pont tournant du quatrième.

La semaine prochaine "Mugg's Landing".

## LA RÉHABILITATION DE L'ÉCRITURE DROITE OU RENVERSEE

L'Académie de médecine de Paris dans sa dernière séance, s'est occupée d'une question qui intéresse tous les pères de famille et, qui, à ce titre, trouve sa place dans ces échos : celle de l'influence de l'écriture sur la myopie. M. Javal a donné, à l'Académie, connaissance des savantes recherches qu'il a faites sur ce sujet et il s'est prononcé contre l'écriture penchée, en faveur de l'écriture droite, parce que la première est une des principales causes déterminantes de la myopie.

C'est, en effet, un des principes de l'hygiène scolaire qu'il est nécessaire d'avoir l'écriture droite, le cahier droit, le corps droit. Et ce précepte, formulé par un Français, M. Gariel, est à présent appliqué dans la plupart des écoles allemandes, ainsi qu'en Autriche.

Il a, par suite, été facile d'établir un parallèle entre la valeur des deux systèmes ; or, on s'est aperçu que dans les écoles où l'on enseigne l'écriture droite, les enfants se tiennent bien et que le nombre des myopes est beaucoup moins élevé qu'il ne l'est dans les autres pensions, où l'écriture penchée force l'élève à se tenir mal.

L'écriture droite, d'ailleurs, est l'écriture normale. Examinez, en effet, un enfant auquel vous donnez à copier un modèle d'écriture inclinée, en le laissant libre de le faire à sa guise. Il place son papier droit devant lui, il forme ses lettres à l'aide des seuls mouvements de ses doigts et trace en écriture droite le modèle d'écriture inclinée. Les adultes, qui écrivent vite et bien, agissent de même.

Pourquoi, dès lors, contrarier un penchant naturel ? N'est-il pas plus simple de conformer l'éducation aux tendances normales du corps, alors surtout qu'on évitera, par ce moyen, et la myopie et d'autres maladies plus graves, que l'enfant contracte en se tenant trop penché sur la table de travail.

## L'INDICE INFAILLIBLE



Lisette.—Eh bien ! voisin ! qu'est-ce que vous en dites ?  
 Le voisin.—Dame !... Vous feriez bien d'aller chercher le médecin.  
 Lisette.—Ha ! Et vous ne me le disiez pas ! Alors, il n'y a plus de remède, donc !

## LES PARFUMS DE PRIX

Il n'y a que les marchands de pierres précieuses qui mettent dans un espace plus restreint, plus de capitaux que les marchands d'huiles essentielles et des parfums qui les accompagnent. Un commerçant montrait, l'autre jour, à un de ses amis, un coffre-fort de moyenne grandeur, où étaient renfermées pour cent vingt mille piastres de marchandises. L'essence de rose, le musc, la civette, l'ambre gris sont parmi les articles précieux d'un tel fonds de commerce. L'essence de rose se vend, en gros, environ huit piastres l'once, la civette douze piastres, l'ambre gris trente piastre, et le musc quarante piastres l'once. Le prix du détail est beaucoup plus élevé ; mais ces articles se vendent ordinairement à un état très réduit.

La baleine qui sécrète l'ambre gris devient tellement rare que ce parfum est presque introuvable ; et il est difficile de s'en procurer sur le marché à aucun prix. On trouve parfois de l'ambre gris, flottant sur la mer dans les régions fréquentées par la baleine qui sécrète cette matière. Un apothicaire, nouvellement établi, a presque fait fortune par un récent achat d'ambre gris.

Un vaisseau est arrivé dans le port avec plusieurs barils, dont le capitaine ignorait absolument le prix. L'apothicaire acheta le tout à deux piastres cinquante centins l'once, environ le dixième de la valeur, et le revendit en petites quantités à un taux beaucoup plus élevé.

Le musc, à l'état brut, ressemble beaucoup à la graisse de roue et l'odeur en est pire. L'idée vulgaire que le musc qui se débite dans le commerce provient du rat musqué, est une erreur grossière. Les nègres du Sud obtiennent un par-

fum quelque peu ressemblant au rat musqué, mais le plus grand approvisionnement provient du faon musqué, animal que l'on élève aux Indes avec le plus grand soin, à cause de sa sécrétion. Trois ou quatre fois par an, on enlève le musc qui se forme à la place où se trouve d'ordinaire l'ombilic. La sécrétion est vendue à l'état brut et est employée non-seulement pour la fabrication du parfum liquide, connu sous le nom de musc, mais aussi en très grandes quantités, pour donner de la force et de la consistance à de nombreux parfums fabriqués avec les huiles essentielles des fleurs.

Chose étrange, les fleurs de deux plantes domestiques ont une odeur marquée de musc. L'une est une petite fleur jaunâtre qui pousse sur une plante grimpante, connue sous le nom de plante musquée. L'autre est la racine sang-dragon. La fleur, d'une blancheur éclatante, de cette plante, qui pousse de bonne heure le printemps, a une odeur prononcée de musc, mais très délicate.

Une fève, connue sous le nom de fève musquée, est un substitut peu coûteux du musc animal.

La civette est une sécrétion grasseuse et excessivement forte de l'animal de ce nom. Telle que vendue par les commerçants d'huiles essentielles, la couleur en est jaune et la consistance à peu près celle du miel.

Comme le musc, on ne la vend pas à son état naturel ; on la réduit en la faisant dissoudre dans l'alcool ou on l'emploie comme auxiliaire d'autres parfums.

## CHOSSES QUE LES FEMMES DOIVENT ÉVITER

Si vous écrivez aux journaux et que vous veuillez attirer le bon vouloir de la rédaction, il ne faut pas que votre papier soit écrit des deux côtés.

Il ne faut pas omettre le point après Mr. ou Mme., lorsque vous écrivez une adresse, sous prétexte que cela sauve du temps et que vous êtes pressée.

Il ne faut pas mettre comme signature : *Mme. Louise Sanschagrïn*, mais simplement *Louise Sanschagrïn*. Il n'est pas même permis de mettre (*Mme.*) entre parenthèse. Si votre lettre demande une réponse, écrivez l'adresse au long au bas de votre lettre.

Il n'est pas permis d'interpeller la présidente d'une réunion par son nom de famille ; il faut dire : "*Madame la Présidente.*"

Il ne faut pas, lorsque vous avez de la compagnie, traiter votre mari, de "mon mime, mon choux" ou autres petits noms analogues.

Il ne faut pas bousculer les gens pour pouvoir arriver à la maîtresse de céans pour lui dire : "Bonsoir." Si elle est engagée, il vaut mieux se retirer sans rien dire, pour ne pas déranger tout le monde.

Il ne faut pas sauter de la première à la troisième personne et vice versa, en écrivant une invitation ou un document important.

Il ne faut pas accaparer la conversation, comme si vous étiez la personne la plus importante.

Il ne faut pas trop se faire remarquer, si on est membre d'un comité de réception.

Il ne faut pas croire qu'un homme est stupide, parce qu'il n'a pas autant de verve que vous.

## L'HYGIÈNE DE LA FEMME

La femme moderne a trop de préoccupations. Elle ne peut pas se reposer. Il lui faut les bals, les réceptions, les dîners, lorsqu'elle n'en donne pas elle-même. Quant à la mère de famille qui surveille elle-même ses servantes, ses enfants, sa maison, c'est une rude travailleuse et elle a peu de temps pour se reposer. Les hommes sont plus heureux et souvent ils ont recours au sofa ou au fauteuil traditionnel pour reposer leurs membres fatigués ou faire la sieste ; mais la femme est tellement remuante, que les neuf dixièmes des maîtresses de maison dépensent leurs forces et épuisent leur santé à faire tout à la hâte et à se donner du trouble et un exercice inutile.

Un médecin remarquable a écrit : "Une femme ne devrait jamais rester debout quand elle peut s'asseoir, et ne devrait pas rester assise si elle peut se coucher."

L'avis est bon, quoiqu'il semble encourager la paresse chez la femme.

Si vous connaissez quelqu'un qui ne reçoit pas le SAMEDI, parlez-lui du nouveau feuilleton : LES CHEVALIERS DU POIGNARD.

## INTÉGRITÉ MITIGÉE



Éra.—Ainsi Robinette a volé la banque et s'est sauvé ! Comme de coutume, un homme ! Il est inouï qu'une caissière ait fui avec l'argent de ses maîtres.

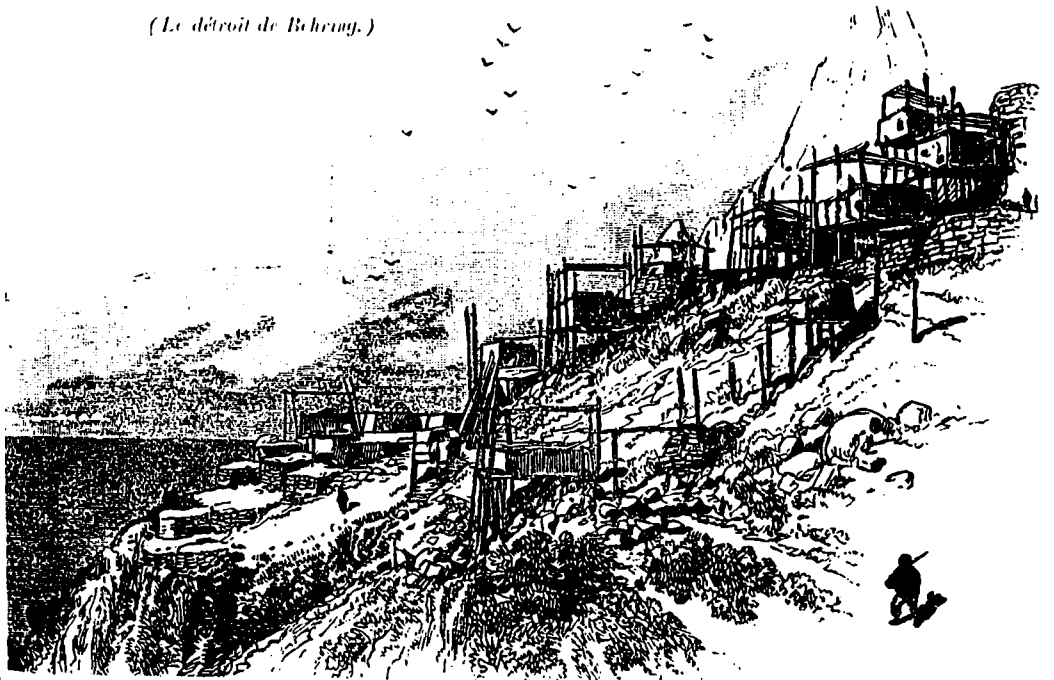
Fortunat.—La belle histoire ! La caissière a toujours le soin d'amener le propriétaire avec elle.

## LES SCÈNES DE LA GRANDE DISCUSSION DIPLOMATIQUE

*(Le détroit de Behring.)*I  
*Le loup marin chez lui.*

## PLUS RIEN DE PERDU

La mode a toujours défendu aux jolies filles de se retourner sur la rue pour voir si les charmants irrésistibles les regardent. Que de tourments dans ces jeunes têtes ! Que d'œillasses perdues ! Aujourd'hui, messieurs les flirts, ne craignez plus que vos saluts gracieux et vos tendres regards restent incompris. La mode vient d'ajuster au parasol de ces dames un joli petit miroir, dans lequel elles peuvent vous voir et vous sourire sans se déranger.

II  
*L'Île du Roi, (King's Island) le siège de la pêche au loup marin.*III  
*Souffrant la retraite d'un troupeau de loups marins.*

## POUR FAIRE GRANDIR

L'eau de chaux a la tendance de faire grandir les enfants, et dans les pays où l'eau potable en est fortement imprégnée, les hommes sont généralement grands. On en fait aujourd'hui un grand usage dans le lait des enfants ; mais on ne devrait pas le limiter aux enfants, car dans les pays où l'on mange beaucoup de viande, les hommes ont aussi besoin de chaux.

Comme régime sanitaire, l'eau alcaline est indispensable à toute personne qui mange peu ou beaucoup de viande, et cela comprend à peu près tout le monde.

IV  
*Les tueurs à l'œuvre.*

## IL POUVAIT BIEN AVOIR PEUR

Deux chasseurs dont l'un a été attaqué par des voleurs au détour d'un bois se rencontrent.

—D'où viens-tu ? lui demande son ami en le voyant accourir tremblant.

—Je viens... je viens... de la forêt.

—Et tu as eu peur en traversant les bois ?

—Dame ! j'ai été attaqué par des voleurs.

—Toi ? allons donc !... Combien étaient-ils ?

—Sept.

—Tu dis ?

—Je dis sept.

—Dix-sept ?

—Non... sans dix.

—Cent dix ?

—Non, sans dix, sept !

—Cent-dix-sept ?

—Mais non... sept, sans dix !

—Sept cent dix !

—Sapristi ! sept, sans dix ! sept !

—Sept cent dix-sept ?

—Mais non, que diable ! je te dis sept sans dix... sept !

—Dix-sept cent dix-sept ! C'est différent, et je te pardonne d'avoir eu peur.



CHATIMENT TERRIBLE



*La mère.*—Tes faiblesses me font mourir. Comment ! Un enfant de sept ans, notre enfant, fume un de tes cigares, et tu n'as rien à dire !

*Le père.*—La Providence, ma chère ! Il ne fumera jamais plus de sa vie. C'est de la boîte que tu m'as présentée au jour de l'an.

INCOMPRIS

(Pour le SAMEDI)

*A mon ami Lucien Robinot.*

Le professeur Grandart n'avait pas toujours eu cette vie si austèrement triste qui ajoutait encore à l'admiration et au respect que l'on rendait en sa personne à l'un des Princes de la Science moderne. Jeune homme, il avait été—au contraire—le plus joyeux des étudiants : sa gaieté était même si exubérante que ses camarades d'école l'avaient surnommé "le grand fou."

Puis, soudainement, sa vie s'assombrit : le rire s'évola à jamais de ses lèvres, sa haute taille se courba, ses traits se creusèrent. Evidemment, une grande douleur était passée par là. Laquelle...? on ne savait, car Grandart était de ces âmes hautaines et fières qui ne larminoient pas dans le gilet de tout le monde...

...Celui, toutefois, qui se fût avisé de rapprocher ces deux dates, celle de la soudaine tristesse du professeur Grandart et celle du mariage de Madame Darnance, eût—justement—vu dans ce simple rapprochement autre chose qu'une fortuite coïncidence—et n'eût certes pas été bien surpris par la lecture de la lettre suivante que le professeur Grandart, à la veille de sa mort, écrivait à Madame Darnance—mariée depuis vingt cinq ans déjà.

MADAME,

"Je ne vous ai jamais vue qu'une fois en ma vie, à la soirée que donnèrent vos parents en l'honneur de vos fiançailles.—C'était votre dernier bal de jeune fille : ce fut également pour moi le dernier où j'allai jamais.

"De cette seule soirée que nous ayons jamais passée ensemble—(il y a de cela vingt cinq années !) j'ai gardé de vous deux souvenirs...

"...Le premier de ces souvenirs, c'est l'ardent amour que vous m'avez tout de suite inspiré. Cette profonde adoration—qui a résisté à vingt-cinq ans d'isolement—a été, de ma part, silencieuse et discrète. J'aurais certes pu (comme tant d'autres l'ont fait, que notre monde ne tient pourtant pas pour de bien grands misérables !) troubler par l'aveu de mon amour votre âme de femme et la tranquillité de votre ménage. Mais je ne l'ai pas voulu, pensant que l'on devait, —avant tout,—respecter le repos de la femme que l'on aimait—dût-on même en mourir.

"Et j'en meurs !  
 "Il faut même que je me sente à toute extrémité pour vous écrire cette lettre : il est des choses, en effet, qu'un mourant, seul, peut dire...  
 "...Le second souvenir que j'ai gardé de vous, c'est une petite fleur, une rose que vous m'aviez abandonnée lors du Cotillon qui terminait votre bal de fiançailles. — Maintenant que je vais mourir, je ne veux pas que ce souvenir tombe entre des mains inconsciemment sacrilèges. Je pourrais le détruire, le brûler... mais il me semble (tant je suis resté toujours quelque peu le "grand fou" que j'étais jeune !) que si vous vouliez bien le garder, je ne mourrais pas tout entier, et qu'un peu de cet

"amour (qui fut toute ma vie) resterait avec vous en cette fleur...

"... Gardez la donc, Madame, je vous en supplie : songez que, moi, je l'ai pieusement conservée pendant vingt-cinq années, alors qu'elle n'était peut-être pas restée une heure entre vos mains !

"Je ne crains pas un refus de votre part, car je vous rêve-aussi bonne que belle : d'ailleurs, a-t-on jamais rien refusé à un mourant... et je le suis, Madame, ainsi que, toujours.

"Votre respectueux adorateur,

"J. GRANDART."

Quand Madame Darnance eût achevé la lec-

FAUSSE JOIE

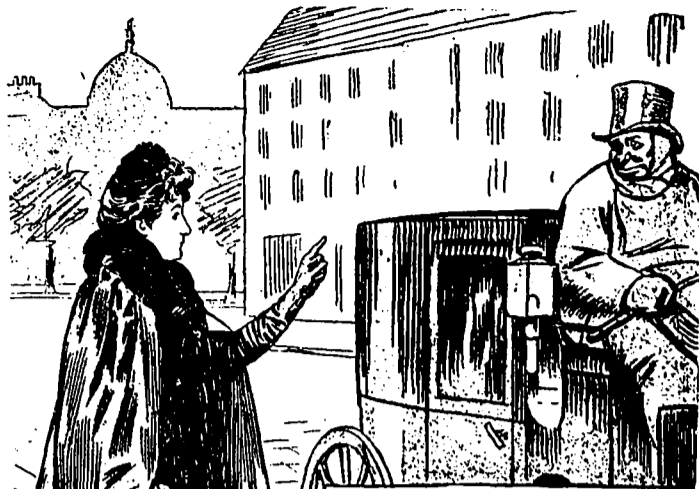


*Madame Grosdouxsons, mère d'une héritière.* — Enchantée de vous voir, monsieur Soluble. Je vous ai vu souvent, je crois, au dîner de l'hôtel.

*M. Soluble, étouffant de plaisir.* — En effet, madame, j'y vais très souvent.

*Madame Grosdouxsons.* — Et je me demandais à chaque fois comment un si petit homme pouvait s'en mettre autant dans le corps.

UN TROUBLE FÊTE



*La dame.*—Cocher, voulez-vous me mener à la gare ?

*Le cocher.*—Madame, avec vous, j'irais jusqu'au bout du monde, si ce n'était que de Cocotte, qui n'est pas accoutumée à aller si loin.

ture de cette lettre, elle retira de l'enveloppe une petite fleur, toute séchée, aux pétales (dont pas une n'était tombée !) pâles et décolorés encore plus par les larmes que par l'action du Temps...

... Alors elle murmura, d'un ton d'indignable pitié : "Décidément ce pauvre Grandart aura été jusqu'à sa mort le même "grand fou" qu'il était jeune !"

Ce fut là toute son oraison funèbre !

Et c'était pour cela qu'un homme avait souffert toute une vie !

JULES BONGRAND.

Paris.

UN HOMME DOIT-IL ASSURER SA VIE

En exposant, comme on va le voir, les raisons que l'on peut trouver pour ne pas contracter d'assurances au profit des siens, en vivant uniquement pour soi, sans se préoccuper de ceux qu'on laissera derrière soi, on démontre par l'absurde l'utilité de l'assurance, et chacun sait que certains problèmes n'ont pas d'autre moyen de solution.

"Si vous êtes certain de ne pas mourir, il n'y a aucune raison de vous préparer à un événement qui ne doit pas arriver.

"Si vous vous attendez à vous assurer gratuitement, ne vous assurez pas.

"Si vous vous savez trop peu sérieux et indifférent pour continuer de payer vos primes, ne vous assurez pas.

"Si vous avez besoin de votre argent pour l'achat de tabac et de whisky et si vous vivez aux dépens de votre famille, ne vous assurez pas.

"Si vous préférez le luxe inutile pour vous, aux prévisions raisonnables pour les vôtres, ne vous assurez pas.

"Si vous êtes assez égoïste pour ne pas vouloir le confortable pour les autres, parce que vous ne pourrez pas en jouir vous-même, ne vous assurez pas.

"Si vous êtes heureux à l'idée d'aller au ciel, alors que votre famille devra aller à l'assistance publique, ne vous assurez pas.

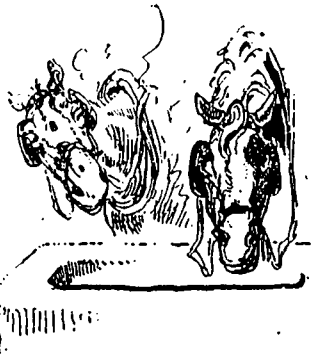
"Si vous n'avez aucun respect pour vous-même et si vous n'avez pas la moindre estime pour votre famille, ne vous assurez pas.

"Mais alors dépensez votre argent et débarrassez-vous de votre vie, car elle est inutile."

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

Ne pas oublier que le nouveau feuilleton du SAMEDI va commencer bientôt. Dites-le bien à vos amis. C'est le temps de s'abonner.

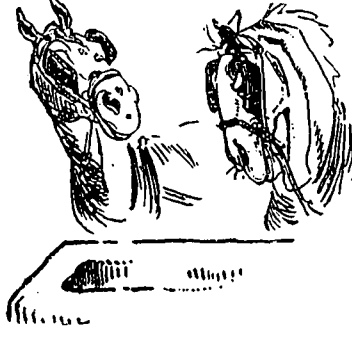
## LEÇONS DE SAVOIR VIVRE



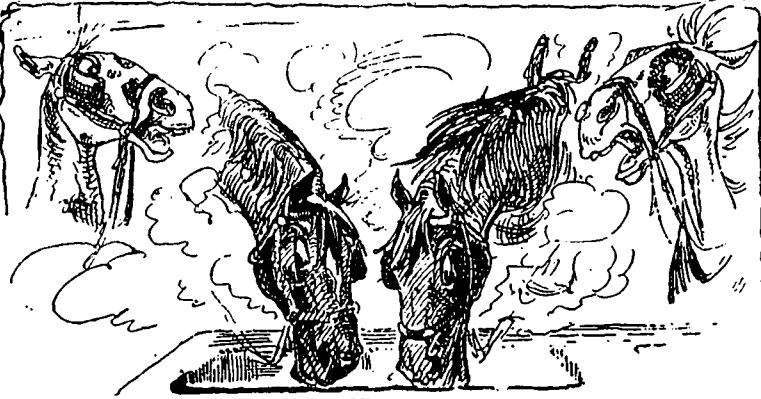
I  
— Que je ne vous dérange pas !



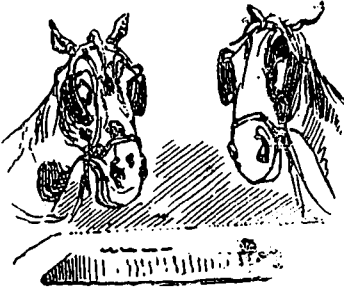
II  
— Pardon ! Je n'en ferai rien.



III  
— Ha ! Mille fois non ! Le fait est que je me fâcherais, si...



IV  
— Dites donc ! Allez-vous finir, vous autres !



V  
Plus d'avoine, plus de politesse.

## DEUX LOQUETEUX

I

La neige qui s'amasse et tombe dans la neige,  
Du ciel à gros flocons, sur la terre descend.

Ils se tenaient par la main et s'en allaient grelottant par la route blanchie de neige, les pauvres mioches. Ils étaient tout petits, âgés l'un de huit ans, l'autre de dix.

La nuit tombait, il faisait froid sous leur veste de toile, leurs doigts bleuissaient, leur faible haleine ne pouvait plus les réchauffer et ils marchaient péniblement, la faim au ventre, et les os transis.

Le père les avait embrassés bien fort et, devant le lit de la mère qui agonisait de besoin, il leur avait dit :

— Allez, c'est pour elle, demandez aux plus riches que nous, vous leur avouerez que votre maman est malade, que vous et elle avez faim et l'on ne vous refusera pas.

Ils s'éloignèrent tandis que le père, la tête dans ses mains crispées, murmurait :

— Être brave, travailleur, honnête homme et ne pouvoir gagner la vie des siens, c'est à rendre fou et criminel.

Ils marchaient depuis deux heures, quêtant un morceau de pain par-ci, un sou par-là, sans avoir rencontré une âme compatissante, et ils n'osaient rentrer, songeant à la pauvre femme que le dénuement clouait sur son lit, à la malheureuse mère qui, à force de s'être privée pour eux, avait fini par succomber, et au père qui hurlait de désespoir en voyant les souffrances des siens, pour danser et rire quelques minutes après comme un damné. Ah ! ces rires de douleur, l'aîné les entendait encore retentir à son oreille, et il avançait, il courait entraînant son petit frère, espérant trouver à chaque détour de chemin une maison compatissante où l'on aurait enfin pitié d'eux.

Mais la route s'étendait longue et morne, sous son froid tapis de neige, les arbres craquaient sous le poids du givre, de loin en loin un oiseau se plaignait tristement, en voletant, entre les branches glacées des buissons, un chien hurlait dans le lointain, les enfants se serraient de pour et la nuit tombait toujours.

Ils voulurent revenir chez eux : là-bas, au moins, ils seraient à l'abri, le père sécherait leurs larmes sous ses caresses, et ils tromperaient la

faim en dormant sur leur lit de paille ; mais, brisés de fatigue, ils se traînèrent près de défaillir à chaque pas. Le plus petit, pleurant, refusait d'avancer, il se couchait par terre en criant : Frère, je vais mourir comme maman. Et l'aîné le soulevait dans ses méchants bras maigres, il l'embrassait, le consolait, déclarant qu'ils allaient arriver bientôt.

— Tu verras, disait-il pour l'égayer, nous ferons du feu, nous nous étendrons tous deux devant, et nous dormirons bien chauds.

L'enfant sourit, croyant déjà voir danser les flammes folâtres d'un fagot de bruyère.

II

La nuit était venue complètement ; le froid redoublait et piquait dur leur peau brune qu'il rougissait. La neige recommençait à tomber en gros papillons blancs, ils se sentirent froid dans les os, les deux pauvres loqueteux.

Tout à coup, l'aîné battit des mains, et cria joyeusement :

— Une lumière, tout près, nous allons y aller, petit frère, nous dirons que nous sommes perdus, et l'on ne nous refusera pas un peu de soupe pour toi et de la paille pour nous deux.

— Oh oui ! et peut-être nous permettra-t-on aussi de nous chauffer ; vois, la cheminée fume, il doit faire bon là-bas.

Ils se mirent en route, mais, épuisé, le plus jeune se laissa tomber en murmurant :

— Je ne peux plus.

Alors, l'autre recueillit ses dernières forces, il mit l'enfant sur ses épaules, et continua son chemin en titubant :

La neige tombait plus serrée.

Enfin il arriva quasi mort de froid, de fatigue et de besoin. Il déposa son frère près de la maison et reprit haleine. C'était une ferme, à l'allure proprette, aux murs récom-

ment blanchis. Tout tremblants, ils s'approchèrent de la porte, un mince filet de lumière passait à travers les joints, on causait sous le manteau de la cheminée, sans doute ; étaient-ils heureux, ces gens-là ?

Timides, ils frappèrent. Le chien gronda sournoisement, ils entendirent la voix d'une femme qui disait :

— Encore des vagabonds, on ne voit plus que de ces grands feignants courir par les campagnes pour tirer le pain de la bouche des travailleurs ; mais je vais les envoyer et promptement. Faraud s'en chargea, ajouta-t-elle en tapotant la tête du chien.

Ils eurent peur ; néanmoins, tenaillés par la faim, ils frappèrent une seconde fois.

— Attendez, polissons ! reprit la voix. Et la porte s'ouvrit.

Les enfants crurent voir un palais, leurs yeux s'ouvrirent tout grands, et ils demeurèrent une minute immobiles, comme saisis d'admiration à la vue de cette salle propre et chaude, de ce feu de châtaigniers qui flambait dans l'âtre en joyeuses pétarades et projetait sur le mur ses lueurs dansantes.

La table était mise, et, sur un coin, tout près de la cheminée, fumait une alléchante soupe aux choux, accompagnée d'un affriolant morceau de lard.

Quel festin ! ça sentait bon, et les pauvres petits reniflaient, aspirant avec convoitise cette odeur grasse de bonne chère.

— Je te le disais bien, que c'étaient des coureurs, dit le fermière à son homme, qui était en train de se rôtir le dos près des tisons. Eh bien ! que faites-vous là, plantés comme des bûches, à rouler de grands yeux bêtes ?

— Nous nous sommes perdus, hasarda l'aîné, nous avons froid, nous avons faim, mon frère se tient à peine sur ses jambes, laissez-le se chauffer un peu, un tout petit peu, ma bonne dame.

— Tout ça, c'est des sornettes pour attirer la pitié du monde ; les parents les envoient, leurs mioches, pour examiner les maisons et voir s'il n'y a pas quelques coups à faire, c'est comme cela qu'on a dévalisé l'autre semaine la ferme des Mathurins, mais, Dieu merci, j'ai de l'œil et de la tête et ne me laisserai pas attendre comme cette dinde de femme, qui a pleurniché quasiment toute une soirée sur la misère de deux vauriens, les a nourris, chauffés, couchés et qui, en remerciement, l'ont volée dans la nuit. Non, non,

## LÉTIQUETTE EN OCÉANIE



Une royale en chemin de fer à un visiteur des îles océaniques. — Les femmes jouissent-elles de certains privilèges dans votre pays ?

Le visiteur océanique. — Oui : de privilèges énormes. Ainsi, dans un repas où il y a plusieurs blancs à manger, ce sont toujours les dames qui nous sont servies les premières.

pas si bête, le tour est connu, allons, faut déguerpir et vivement.

L'enfant insista, joignant ses mains bleuies.

—Je vous assure que nous nous sommes perdus, notre maman se mourait, le père nous a dit de partir pour aller de porte en porte mendier un peu de pain ; mais la nuit nous a surpris et je n'ai pas pu retrouver notre chemin.

—Ils sont étonnants, ces gens-là ; ils croient que les autres travaillent tout exprès pour les nourrir, ça ne peut seulement pas gagner assez de blé pour mettre au four, et ça veut avoir des enfants comme les riches. Est-ce que j'en ai, moi, des enfants ?

Le fermier secoua la tête et poussa un gros soupir qui disait assez combien il les regrettait, lui, ces enfants qui leur manquaient ; mais il se tut, habitué au caractère irascible de sa moitié.

—Mais c'est assez causé comme cela, partez ou je lâche le chien à vos culottes, vociféra l'horrible mégère.

—Donne-leur au moins un crignon de pain, femme, hasarda l'homme, ils ont faim, ces mioches.

—Toujours le même, monsieur a toujours le cœur sur la main, tu te laisserais tirer la viande de la bouche ; enfin, va pour le pain, puisque ça te fait plaisir.

Et elle coupa à chacun des enfants une maigre tartine.

### III

Les petits malheureux s'éloignèrent la mort dans l'âme ; en affamés ils se jetèrent sur leur pain, mais leurs dents claquaient de froid. Ils cherchèrent vainement dans la cour de la ferme une porte ouverte, un tas de paille, tout était soigneusement fermé, le fumier même ne se voyait pas ; au moins ils auraient eu chaud en se couchant dessus.

Ils reprirent leur marche, essayant de courir pour ne pas se geler sur place. Leurs forces les abandonnèrent, et, dégoûtés de la vie comme de vieux hommes ayant déjà trop souffert, ils s'étendirent tous deux côte à côte au fond d'un grand fossé, ils s'embrassèrent, une grosse larme coula sur leurs joues en songeant à la cabane où leur mère agonisait et où leur père rugissait de désespoir. Leur tête se laissa aller sur la terre glacée, et ils demeurèrent immobiles comme deux petites bêtes fourbues.

### IV

Le lendemain le jour se levait gris et sale, un homme parcourait comme un fou la route blanche. Il parlait et gesticulait comme un insensé. C'était le père.

Il marchait sans savoir où il allait, la tête

baissée, demandant ses enfants aux buissons, aux arbres ; il les appelait par leurs noms, les suppliant de lui répondre. Parfois, il reprenait espoir.

—On les aura recueillis quelque part, pensait-il, le monde n'est pas méchant, on les aura couchés bien chauds ; les chers mignons, ils sont peut-être à la maison à m'attendre, ils auront peur, car ils la trouveront morte, leur pauvre mère, et moi qui ne serai pas là pour les consoler.

Il retournait sur ses pas, quand tout à coup un rugissement sortit de sa poitrine. Il venait de les apercevoir couchés dans le fossé.

D'un bond il fut près d'eux. Leur petite figure était violacée et des larmes s'étaient gelées sur leurs joues.

Le père ne voulut pas encore croire à leur mort ; il les souleva dans ses bras, leurs membres étaient raidis ; il se coucha sur eux, essayant de les ranimer par la chaleur de son corps : peine inutile.

Lorsqu'il vit que tout était bien fini, que les enfants avaient suivi leur mère, il éclata de rire, et, tapant dans ses mains, il s'écria :

—Tant mieux, ils ne souffriront plus, car, nous autres misérables, nous crevons comme des chiens et c'est encore ce qui peut nous arriver de meilleur.

Il s'étendit épuisé près de ses enfants, ferma les yeux, et, stoïquement, attendit la mort.

Le soir, un roulier les découvrit en passant. Et comme ils n'avaient plus besoin de rien, tout le monde s'occupa d'eux.

MARIE-LOUISE NÉRON.

## LA JOURNÉE DU GRAND BALAYAGE

(Confidences d'une femme de ménage.)

Il semblerait, de prime abord, qu'une personne assez âgée pour entrer en ménage, devrait au moins savoir balayer une salle ; je dois pourtant avouer à ma courte honte que ce n'est que plusieurs mois après mon mariage que je me suis aperçue que ma maison n'était pas tenue comme elle devait l'être et que le balayage se faisait tout de travers. Pour comble de malheur, ma servante, une personne qui prétendait savoir tout faire, n'en connaissait pas plus long que moi.

Lorsqu'une femme s'aperçoit qu'il lui manque quelque connaissance, il ne lui en faut pas long pour s'en rendre maîtresse ; et bien que mes sœurs en ménage plus avancées que moi puissent ne pas avoir besoin de mes lumières à ce sujet, il se peut qu'il se rencontre des jeunes mariées qui, comme moi, sont sans expérience et qui ne dédaigneront pas un conseil d'amie, même pour une chose aussi simple que le balayage.

A celles-là, je dirai qu'il vaut mieux enlever tous les meubles qui peuvent être facilement transportés, les essuyer et les mettre dans une chambre voisine.

Pour les gros meubles, il faut les recouvrir avec des draps.

Les bric-à-brac et objets de fantaisie doivent être essuyés avec soin et déposés hors la chambre.

Il faut aussi balayer les

## RAISON SUFFISANTE



Le banquier. — Jimmy, ne mettez jamais le pantalon que je vous ai donné le même jour que je porte le restant du même vêtement.

Jimmy. — Je comprends. Les gens pourraient nous prendre pour des jumeaux.

tapis de cheminée et les placer dehors sur les cordes à linge pour les faire aérer comme il faut, ce qui fera ressortir leurs nuances.

Les portières devront être décrochées, brossées et portées dehors pour être bien secouées.

Il faut aussi enlever les rideaux en mousseline ou en dentelle, avec leurs rouleaux, les brosser ou les secouer bien fort pour faire tomber la poussière.

Ouvrez ensuite les fenêtres pour en épousseter les persiennes. S'il faut laver les vitres, vous devez attendre pour cela que le balayage soit fait et les peintures essayées.

Les tapis de Bruxelles doivent être balayés à petits coups secs, légers et égaux, le premier coup en suivant le sens du fil, le second en sens inverse et ainsi de suite sur tout le parcours du tapis. On nettoie les bords et les coins avec un petit balai. Après que la chambre est ainsi balayée, il faut donner à la poussière le temps de s'abattre. Au bout de cinq ou dix minutes, prenez votre brosse de erin ou un plumeau à long manche et enlevez la poussière des plafonds et des murs. Essayez ensuite les gravures avec un linge mou et bien sec, humectez un petit peu votre balai et balayez de nouveau le tapis pour enlever complètement la poussière ; après quoi vous pouvez essuyer avec un linge bien tordu, que vous aurez préalablement trempé dans une eau où vous aurez mis quelques gouttes d'ammóniaque.

Avant de replacer vos meubles, il faut les essuyer pour enlever les marques faites par les doigts et les taches sur le bois, polissez vos glaces et s'il y a un foyer, il faut le lavar. Les parties en fonte doivent être frottées avec un morceau de vieille étoffe légèrement imbibée d'huile de charbon ; puis polissez les bouts en cuivre. Enlevez ensuite les draps et remettez les meubles en place.

Ce balayage doit se faire une fois la semaine dans les salles où des tapis sont posés si on en fait un usage constant. La santé, aussi bien que la propreté le demandent.

Beaucoup de gens, qui ne sont pas dans le secret, ne comprennent pas pourquoi les musiciens attendent pour accorder leurs instruments, qu'ils soient rendus dans la salle et aient pris leur place à l'orchestre. La raison en est pourtant assez simple. S'ils mettaient leurs instruments d'accord avant d'entrer au théâtre ou dans une salle de concert ou de réception, la température ne serait pas probablement la même et les instruments ne seraient plus d'accord. Un piano, accordé dans une chambre froide, cesserait d'être juste, si on en changeait la température subitement.

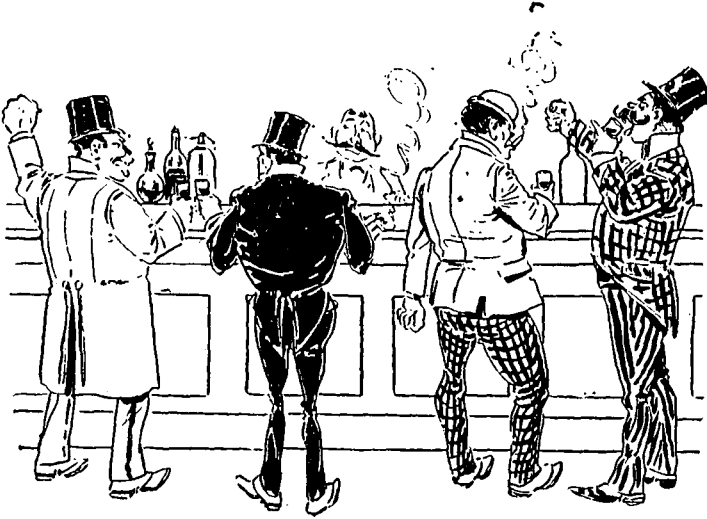
## LES CHANGEMENTS IMPERCEPTIBLES



Elle. — Tu ne grognais pas tant que cela avant notre mariage, quand tu boutonais mes chaussures.

Lui. — C'est que tu persistes toujours à porter le même point avec un pied qui grossit à vue d'œil.

## GYMNASTIQUE



LA BARRE HORIZONTALE.

## LE BILLARD

SON UTILITÉ AU POINT DE VUE HYGIÉNIQUE

Le jeu de billard, ce jeu noble, honnête et d'adresse, comme on le définissait autrefois, rentre dans la catégorie des jeux que l'hygiéniste doit recommander, car il est essentiellement salutaire, et toujours très utile, surtout aux personnes qui, pour des raisons diverses, ne peuvent pas se livrer à d'autres exercices.

L'invention du billard est ancienne, mais on ignore complètement à quelle époque on a construit le premier. En tout cas il n'a commencé à être répandu en France que dans la seconde moitié du seizième siècle.

Du temps de Charles IX il n'y en avait qu'un. Il faisait partie du mobilier de la couronne et il était de très grande dimension.

Fagon, le médecin de Louis IX, conseilla ce jeu au grand roi, afin de lui faciliter la digestion. Le billard qui était à Versailles avait douze pieds. Ce n'est qu'à partir de ce moment qu'il devint à la mode et que son usage se répandit.

Les avantages que procure le jeu de billard sont nombreux, tout le monde le reconnaît.

D'après Bouchardât, aucun exercice n'est plus en faveur que celui-là. Il est convenable, en effet, à tous les titres : mouvements variés, adresse qui croît avec l'habitude, émulation, qui donne du ressort aux plus mous, rien n'y manque. Mais il ne faut pas s'y livrer dans un café, au milieu d'un nuage de fumée.

Beccuere affirme qu'il favorise essentiellement le travail de la digestion, en raison des mouvements qu'il fait exécuter et du peu de fatigue qu'il détermine.

En effet, c'est un exercice doux qui ne peut qu'activer la respiration, favoriser la circulation,

donner de l'appétit, si on s'y livre avant le repas, faire digérer, si c'est après. Et cela parce que tous les muscles du corps travaillent, non seulement ceux des bras et des jambes, mais encore les muscles de la poitrine et du dos, ce qui contribue à développer le thorax et aussi à le redresser dans certains cas.

Le billard est, à coup sûr, dit notre savant ami le docteur Monin, l'un des exercices les plus capables de redresser sans effort les tailles déviées par les travaux d'aiguille et par les attitudes scolaires vicieuses.

C'est pour toutes ces raisons qu'on le recommande aussi aux jeunes filles. Rosan affirme que ce jeu donne à leur corps de la grâce, au jugement de la justesse, à la vue de la précision.

Il est évident que les jeunes gens en tirent aussi les mêmes avantages.

Comme il ne fatigue pas beaucoup, on peut y jouer assez longtemps, ce qui permet de faire faire de l'exercice aux personnes, comme les obèses, qui ne veulent ou ne peuvent pas en faire. Il paraît, en effet, que, pour accomplir 100 carambolages, il faut à peu près effectuer, autour du billard, une marche équivalant à deux milles.

Ce jeu est bon aussi pour tous ceux qui mènent une vie sédentaire ; pour les malades qui ont besoin de se livrer à un exercice modéré et régulier, pour les personnes affaiblies qui ne peuvent pas trop se fatiguer, pour les vieillards qui ont besoin d'un stimulant qui redonne un peu de souplesse à leurs membres raidis.

Le docteur Monin le regarde comme un spécifique contre le scoliose et comme très utile contre l'obésité et le diabète, dit-il, où l'exercice de toute la vie est indispensable pour la guérison. Le billard, jeu actif et attrayant par l'émulation qu'il détermine, est un adjuvant de thérapeutique physique très utile. Il est non-seulement favorable à l'organisme ; il calme remarquablement aussi le moral préoccupé de ces malades. C'est précisément cette action sédative bien curieuse sur le système nerveux qui fait rechercher le billard comme une puissante distraction contre les soucis de la vie. Nous le conseillons à tous ceux qui ont besoin de s'égayer l'esprit et de chasser le *tedium vite* : aux gens de lettres, aux bureaucrates, aux oisifs, aux financiers affligés d'incessantes préoccupations d'argent.

Mais, pour obtenir tous ces avantages, il faut que le billard soit placé dans des conditions hygiéniques favorables.

La salle dans laquelle on l'a mis doit être spacieuse, bien aérée et bien éclairée, car ici comme toujours il est nécessaire de fournir aux poumons un air aussi pur que possible. Ce n'est certes pas ce que l'on trouve dans les cafés, où non seulement l'air manque, mais où encore celui qui s'y trouve est vicié par une épaisse fumée de tabac âcre et irritante.

Il faut, en outre, être couvert de vêtements larges, permettant tous les mouvements, et ne pas y jouer trop tôt après avoir mangé, afin de ne pas troubler les débuts de la digestion.

## MARIÉS A CHEVAL

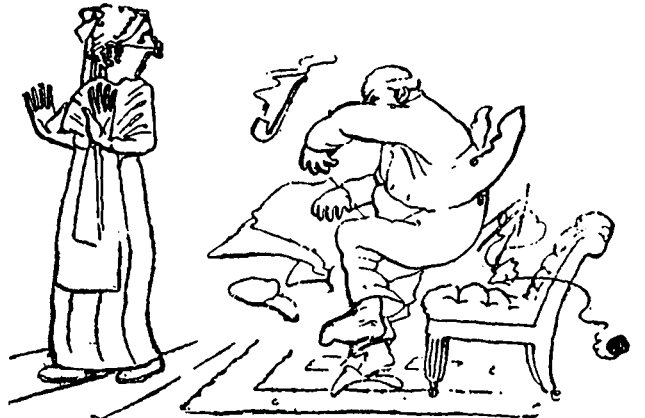
Un mariage mystérieux et des plus romantiques a été célébré dans la petite ville de Paoli (Indiana).

Le juge de paix de la localité, M. Hudelson, travaillait tranquillement dans son cabinet pendant l'après-midi, tandis qu'une pluie torrentielle fouettait les vitres de la maison, lorsqu'il entendit tout à coup une voix l'appelant du dehors. Le brave juge étant allé ouvrir lui-même la porte, s'est trouvé en présence d'un jeune homme et d'une jeune femme à cheval, qui l'ont prié de bien vouloir les marier en toute hâte et sans les obliger de mettre pied à terre.

Le jeune homme lui ayant présenté, en même temps, le permis en bonne et due forme exigé par la loi et délivré par le greffier du comté, le juge de paix, après avoir invité le cavalier et sa compagne à se tenir par la main, a procédé, sans plus de formalités, à la cérémonie. Le magistrat avait à peine achevé de prononcer les paroles sacramentelles unissant légalement le jeune couple, que le nouveau marié lui tendait un billet de banque pour ses honoraires et partait aussitôt au galop avec sa femme, sous la pluie battante.

Aux questions d'usage, le jeune homme avait répondu qu'il s'appelait William Talmer, et la jeune femme Minnie Stockhouse. C'est tout ce que l'on a pu savoir d'eux.

## L'INSULTE AU MALHEUR



Elle. — Je t'y prends encore ! Comment ça fait-il de fois que je t'avertis de ne pas t'asseoir sur mes broches à tricoter.

Abonnez-vous au SAMEDI, c'est le temps. Il va commencer bientôt la publication d'un feuilleton excessivement intéressant : LES CHEVALIERS DU POIGNARD.

## LES TRISTESSES DU PARADIS

*L'agent d'immeubles.* — Je suis certain que vous aimerez cette propriété.

*L'acquéreur.* — Vraiment !

*L'agent.* — Certainement ! Il n'y a pas de mouches.

*L'acquéreur.* — Oh !

*L'agent.* — L'eau est excellente.

*L'acquéreur.* — Bonne affaire !

*L'agent.* — Le gaz fonctionne bien.

*L'acquéreur.* — Bon !

*L'agent.* — Vous avez aussi la lumière électrique.

*L'acquéreur.* — Hum !

*L'agent.* — Il y a des trains à tous les vingt minutes ; et ils sont toujours à la seconde.

*L'acquéreur.* — Ha !

*L'agent.* — Pas de taxes à payer.

*L'acquéreur.* — Ho !

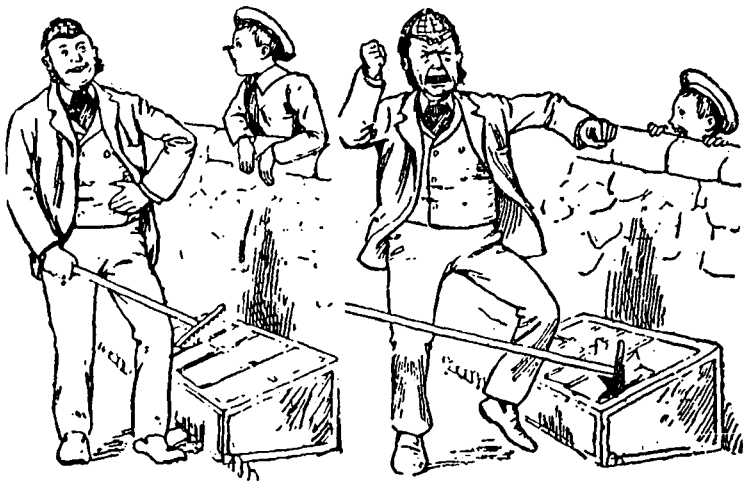
*L'agent.* — Pas de voisins désagréables.

*L'acquéreur.* — Humph !

*L'agent.* — Pas de moustiques... Mais qu'avez-vous à pleurer ?

*L'acquéreur.* — Je ne savais pas que je fusse mort ; et voilà que je me trouve tout à coup dans le paradis.

## NOS CHÉRIS



I  
Guston. — Monsieur Georges, notre chatte a eu cinq petits poulets.  
M. Georges. — Tu veux dire : cinq petits chats.

II  
Guston. — Non, monsieur Georges, cinq petits poulets. Vous savez, vos petits poulets de la semaine dernière ! Eh bien ! c'est la chatte qui les a maintenant, moins une patte que je vais vous remettre.

## FEUILLETON DU SAMEDI

## Les Intrigues d'Une Orpheline

XXIII

(Suite.)

Il lui aurait été bien difficile de dire comment il y arriva, ou comment il gagna la chambre où il vit sa femme, entourée des élèves, qui, encore toutes tremblantes, se seraient contre elles comme si le feu rugissait encore autour d'elles.

—Où est Rose ? où est Rose ? où est Béatrice ? cria madame Papino d'un ton d'effroi, en voyant son mari rentrer seul.

Papino éleva les bras, tourna sur lui-même, et tomba en proie à de violentes convulsions.

XXIV.

DANS LES GRIFFES DU VANTOUR

Le docteur Vargat, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, était devant l'hôtel du duc de Flamanville, lorsqu'était sortie la voiture contenant le duc, Hélène et Rivolat.

Il était venu là dans l'intention d'obtenir une entrevue de la duchesse, secrètement, s'il était possible, sinon hardiment, ouvertement, avec une effronterie qui ne permettrait pas de le refuser.

Mais en voyant passer la voiture, et en voyant Rivolat en compagnie de la duchesse, il éprouva un froid au cœur. Ses yeux brillèrent comme ceux d'un reptile.

Au moment où la voiture traversait l'angle de la rue, il héla un fiacre et cria au cocher :

—Suivez cette voiture que vous venez de voir disparaître là-bas.

Le fiacre partit au galop de ses chevaux, et Vargat, se renversant sur les coussins, passa sa main osseuse sur ses yeux et poussa une sorte de gémissement.

Au bout de moins d'un quart d'heure, le cocher arrêta brusquement ses chevaux, et se baissant vers Vargat il lui dit d'une voix enrouée :

—La voiture s'est arrêtée devant le théâtre, faut-il vous y mener aussi, monsieur ?

—Non, répondit Vargat, je vais descendre ici.

Il sauta à bas du fiacre, paya sa course, et s'éloigna vers l'entrée du théâtre.

Hélène avec sa compagnie avaient déjà disparu et la voiture s'éloignait.

Vargat s'approcha pour prendre une place, et apprit, avec surprise, qu'il n'y avait que les privilégiés qui étaient admis. Mais il ne se déconcerta pas. Sa profession de médecin l'avait mis en relation avec beaucoup de monde, et il n'y avait guère de société où il ne connût quelqu'un. Il se rappela qu'il avait autrefois rendu service au directeur, et il lui fit demander l'autorisation d'assister à la répétition,—autorisation qui lui fut accordée.

Il alla se placer tout simplement au parterre, déposa son manteau et son chapeau sur une stalle à côté de lui, mit une paire de lunettes, et s'assit avec le plus grand calme.

La toile était déjà levée, et son attention se porta tout de suite sur la scène, quoiqu'il jetât quelques regards furtifs du côté des loges et des galeries. Il aperçut un bras blanc posé sur le bord d'une loge, et il devina, par intuition, à qui il appartenait. Satisfait de savoir où était Hélène, il ne s'occupa plus que du spectacle.

Quand la grotte de corail s'ouvrit, et qu'il vit Béatrice, il demeura un instant comme paralysé.

Une seconde après, il entendit un cri poussé par Hélène, et il devina que, comme lui, elle avait reconnu l'enfant qui était sur la scène.

—C'est elle ! c'est elle ! murmura-t-il. Je jurerais que c'est elle. Cette fois, elle ne m'échappera pas.

Presque au même moment, des cris d'épouvante retentirent de tous côtés.

Il regarda autour de lui. Il entendit les cris : " Au feu," et il vit les flammes, les étincelles et la fumée jaillir du toit du théâtre.

Il eut formé son plan en une seconde. Il fixa bien ses lunettes contre ses tempes, enfonça solidement son chapeau sur sa tête, tandis que les gens passaient près de lui en courant,—serra son manteau autour de sa taille, et, d'un pas résolu, franchit les stalles et les fauteuils d'orchestre.

Il vit les musiciens, tenant chacun son instrument, se battre à qui passerait le premier par l'étroite porte qui conduit sous la scène.

Alors il sauta dans l'orchestre, et de là sur la scène où il chercha à découvrir l'objet de ses recherches.

Des jeunes filles couraient autour de lui, en pleurant, en se tordant les mains, et en l'étourdissant de leurs cris. Il n'aperçut pas Béatrice parmi elles. Soudain une petite fille passa à côté de lui, en entraînant une autre, à qui elle disait :

—N'aie pas peur, ma petite Béatrice, j'aurai soin de toi. Je sais où nous trouverons tes vêtements et les miens.

Vargat regarda ces enfants avec des yeux enflammés. Dans l'une d'elles, malgré son costume de gaze, il reconnut Béatrice de Romilly, ou plutôt, comme il croyait encore, sa sœur.

Elles montèrent rapidement un escalier. Vargat les suivit. Il vit Rose prendre, ensuite, un second escalier, et lorsque l'odeur du bois brûlé arriva jusqu'à eux, il l'entendit s'écrier :

—Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! ..

Quand elle fut en haut de l'escalier, elle tourna à gauche dans un corridor étroit, au bout duquel il y avait une porte qu'elle ouvrit. De l'autre côté était une pièce dans laquelle elle poussa Béatrice.

Elle força son amie à s'asseoir immédiatement sur le plancher, et, sans se donner le temps de respirer, les yeux pleins de larmes elle lui dit :

—Ote ta couronne, chère Béatrice, et je vais te mettre tes bottines. Si tu sortais avec ces souliers, tu attraperais froid à mourir. Mon Dieu ! mon Dieu ! que j'ai donc peur ! Si nous allions être brûlées vives, je ne me pardonnerais jamais de t'avoir amené dans cet horrible théâtre.

—Je ne crains pas de mourir, répondit Béatrice avec calme.

Vargat était sur le seuil de la porte, où il écoutait. Il se rappelait la voix. Il lui sembla que ses cheveux se dressaient sur sa tête, comme autant de piques. Était-il possible que ce ne fut pas le corps de Béatrice qui avait été enterré dans la chapelle de la Tour-Blanche ?

Il avait vu la figure de l'enfant morte, et il aurait juré que c'était celle de Béatrice. Mais elle était là, palpable, en vie. Il ne pouvait se tromper à son visage et à sa voix. C'était à n'y rien comprendre ; mais il résolut d'avoir l'explication du mystère.

Il jeta un regard dans la direction du feu, et puis il examina les deux jeunes filles avec impatience, car il savait que les moments étaient précieux.

Rose, avec une promptitude merveilleuse,

mit ses bottines à Béatrice, et puis chaussa les siennes, en parlant tout le temps.

—Mais vous ne voulez pas mourir, chère petite, n'est-il pas vrai ? dit-elle.

—Je serais heureuse de mourir, répliqua Béatrice, car j'irais rejoindre mon cher père et ma sœur au ciel.

Une exclamation s'échappa des lèvres de Vargat.

—Vous en aller comme cela et me laisser à mon désespoir ! dit Rose. Non, mon amie, vous ne mourrez pas encore, car si quelqu'un brûle ce serait moi et pas vous. Voilà votre chapeau, votre manteau, mettez-les bien vite : et voici vos vêtements tels que je les ai serrés, en deux paquets. Seigneur Dieu ! qui êtes-vous ? s'écria-t-elle en apercevant Vargat penché vers elle.

—Je viens vous sauver, dit-il en les prenant chacune par une main. Je suis sûr, mes chers enfants, que, sans secours, vous seriez brûlées. Venez, venez.

—Mais mon père, cria Rose.

—Je vais vous mener près de lui. Ha !

A ce moment, une quantité de fumée envahit la chambre ; il prit Rose sous un de ses bras et Béatrice sous l'autre, redescendit l'escalier, traversa la scène, posa Rose à terre et s'enfuit avec Béatrice.

Rose courut après lui et s'attacha à ses vêtements.

—Je veux aller avec Béatrice, cria-t-elle ; je ne veux pas la quitter ; je... je... je ne la quitterai pas !

Vargat se tourna vers elle avec colère.

—Soit ! cria-t-il entre ses dents.

Rose étouffait, tant son excitation était grande, et elle n'eut même pas la force de rien dire quand Vargat, se penchant vers elle, ajouta :

—Si tu dis un mot, je te jette dans les flammes, et je tue Béatrice.

Lorsque Vargat sortit de la salle, un sergent de ville, voyant qu'il avait deux enfants, se hâta de lui ouvrir un fiacre.

Vargat les plaça dedans, se mit près d'elles et ferma la porte.

—Est-ce que vous nous conduisez chez mon père ? demanda Rose en voyant le fiacre partir.

—Oui, si vous tenez votre langue tranquille, répondit-il ; mais si vous continuez à parler, je vous descends dans la rue et je vous laisse seule.

Rose prit Béatrice par sa robe.

—Je ne descendrai pas sans Béatrice, dit-elle. Cela, c'est sûr.

Mais par un heureux effet de la providence, le fiacre en partant, prit la rue où se trouvait la résidence de M. Papino. Tout à coup, dans sa course un peu trop précipitée, elle fut arrêtée par les agents de la police. Alors, comme presque toujours, eut lieu un petit rassemblement de curieux, parmi lesquels se trouva Madame Papino. En apercevant sa mère, Rose porta sa petite tête à la portière et lui cria : Maman, Maman ; et en même temps elle poussa Béatrice en lui disant : vite, vite, descendons, voilà Maman ; aussitôt elle se précipita par la portière, aide Béatrice à descendre, et volent, toutes les deux, se jeter au cou de Madame Papino. Vargat tout surpris de cette aventure, mais non déconcerté, et dans l'espérance secrète de s'emparer bientôt de Béatrice, se met à raconter, avec un semblant de franchise, le désastre épouvantable qui vient d'arriver, et comment touché du sort qui attendait ces deux charmantes petites filles, il s'était fait un devoir et un bonheur de les arracher au feu et de les conduire chez leurs parents.

En vain, Madame Papino, après l'avoir vivement remercié, voulut l'engager à se rafraîchir, Vargat la remercia de sa gracieuse poli-

tesse—sous le beau prétexte qu'il voulait retourner immédiatement sur les lieux de l'incendie. Ensuite ayant prit note du numéro de la maison et remettant à Madame Papino une carte qui portait un nom différent du sien, il disparut. Mais au lieu de retourner sur ses pas, comme il l'avait dit, il se fit conduire à la station du chemin de fer pour se rendre de là dans la ville où il tenait renfermé, dans une maison retirée, le baron de Romilly.

A peine fut-il entré que s'adressant à une vieille femme à qui il avait confié le baron, il lui dit brusquement et d'une voix saccadée :

—Cora, comment va-t-il ?

—Il est plus tranquille et plus raisonnable, répliqua Cora. Il m'a dit hier qu'il ne comprenait pas où il était, ni pourquoi on le renfermait dans une pareille chambre.

—Ah ! exclama Vargat, je vais aller lui faire une visite.

Il sortit, traversa un corridor long et étroit, puis deux ou trois pièces et arriva devant une espèce de caveau, bâti en brique, avec une ouverture garnie de barreaux, à l'extrémité, près du toit. Cette pièce n'avait pas plus de dix pieds sur huit, et elle avait pour ameublement un morceau de paille. Elle était occupée par un homme, à l'air déjà âgé, amaigri, assis par terre et dont le visage avait encore, malgré tout, une expression de noblesse et de distinction. Il paraissait plongé dans de profondes pensées et s'occupait à tresser des bouts de paille. Vargat frappé par la vue des lignes que la misère avait creusées sur sa figure, eut la pensée de chercher à lui rendre un peu de son intelligence et de lui donner quelques gouttes de contre-poison.

—Allons, lui dit-il, dressez-vous et levez les yeux sur celui qui peut et veut vous guérir.

Le prisonnier tourna lentement la tête du côté où se tenait Vargat, et fixa sur lui ses yeux sans éclat.

—Qui êtes-vous donc ? cria le prisonnier.

—Je suis venu pour vous voir, murmura-t-il.

—Pour me voir ! pourquoi me voir ! répéta le malheureux d'une voix faible, qui suis-je ? Quel est ce lieu ? dites-moi qui je suis, et pourquoi je suis dans ce caveau ?

—Vous ne devinez pas ?

—Deviner ! répéta le prisonnier, deviner ! je ne peux pas.

Vargat le contempla pendant quelques minutes, puis sortant de la cellule, il se rendit auprès de la vieille femme dont nous avons parlé, et lui dit :

—Cora, prépare vite son déjeuner, je veux le lui porter moi-même et lui rendre un peu sa mémoire.

Quand ce repas, d'ailleurs assez léger, fut prêt, Vargat tira de la poche de son paletot une petite trousse, l'ouvrit et l'examina un moment attentivement. Il choisit une petite bouteille, et versa quelques gouttes du liquide qu'elle contenait, dans la tasse de thé que Cora avait préparé : c'était le contre-poison.

—Tiens, Cora, prends cette petite fiole ; garde-la, pendant que je vais monter en haut : vois-tu, là-dedans se trouve la vie et l'intelligence de mon prisonnier. Je l'ai laissé vivre quand j'aurais pu le faire mourir. Je ne désire pas qu'il meure ; au contraire, je serais enchanté de le revoir riche et puissant. Mais c'est là une affaire très-compliquée. Il serait bien difficile de dire ce qui adviendrait si je le produisais et si j'allais dire : voilà le baron de Romilly. On pourrait bien me répondre qu'on l'a vu enterrer et ne pas me croire. ... Mais laissons ça. Tiens, Cora, donne-moi le plateau sur lequel tu as préparé le repas.

En arrivant à la cellule, il ouvrit la porte sans bruit, se glissa dans le caveau, sans d'abord attirer l'attention du malheureux prisonnier. Quand celui-ci l'aperçut et vit la nourriture, il s'élança vers lui comme un loup affamé. Vargat, surpris, lui abandonna le plateau sans la moindre résistance, et se rapprochant de la porte, il contempla sa victime dévorant les mets avec une avidité étrange.

—Eh bien ! lui dit Vargat, allez-vous mieux ? votre mémoire est-elle plus vive ? Regardez-moi, me connaissez-vous ?

Le prisonnier se tourna vers lui et le regarda longtemps.

—Rappelez vos souvenirs. Faut-il vous aider ? comment vous ne me connaissez pas ?

Le malheureux passa sa main sur son front contracta ses sourcils et serra ses lèvres, et ne répondit pas.

—Je le vois bien, il faut que je l'aide, se dit Vargat à lui-même.

Il versa un peu de liqueur et quelques gouttes d'une autre fiole dans la tasse et la présente à son prisonnier, en lui disant :

—Tenez, avalez ceci, cela vous remettra votre mémoire.

A peine l'eut-il avalé que ses yeux semblèrent se dilater et il les fixa sur Vargat.

—Attention ! écoutez ! la Tour-Blanche ! cela vous revient-il à l'esprit ?

Mais le prisonnier ne répondit rien.

—Hélène ! Hélène de la Roseraie ! Hélène votre charmante nièce !

Le prisonnier ne fit encore aucun signe, ni aucun mouvement.

—Et Béatrice ! la jeune et jolie Béatrice, ajouta Vargat, vous en souvenez-vous ? Ne recevant encore aucune réponse, il continua :

—Eh bien ! reprenez votre mémoire au point où vous l'avez perdue. Voyons ! Ecoutez : La lune brille ; il y a là une étendue de gazon éclairée de ses rayons et tout autour de grands arbres... attention ! voilà un homme qui approche !

—Ha ! hurla le prisonnier avec un accent qui glaça le sang dans les veines de Vargat : Misérable, je te connais à présent ! tu es Rivolat. Lâche, assassin, tu as fait feu avant que le mot ait été dit. Tu as perdu le droit de vivre !

Ces derniers mots tremblaient encore sur ses lèvres, qu'il se précipita sur Vargat, et le saisit à la gorge pour l'étrangler. Alors s'engagea une lutte effroyable, car, quoique beaucoup plus fort, Vargat se trouva avoir le gosier serré avec une telle violence qu'il était presque paralysé ; il sentit avec horreur que la respiration lui manquait ; ses yeux sortirent de leur orbite, sa langue avança hors de sa bouche ; les veines de son front se gonflèrent ; il entendit un bourdonnement dans ses oreilles, et mille infamies qu'il avait commises durant sa vie lui traversèrent le cerveau. Et puis il ne vit rien, il ne sentit plus rien, il était mort ! étranglé !

Quand Vargat quitta Cora pour aller lui-même porter à son prisonnier sa pitance, cette dernière sortit dans le jardin, en murmurant :

—Quel horrible vieux pécheur ! quel démon ! quel misérable que ce docteur ! N'est-ce pas du poison qu'il a versé dans la tasse ? Oh ! si j'osais le trahir lui-même et lui faire avaler un peu de cette fiole ! mais je lui ai vendu ma pauvre vie pour un peu d'argent, argent qu'il a gardé jusqu'au dernier centin ! Plut à Dieu que je n'eusse jamais connu ce misérable ! Pauvre prisonnier, non il ne t'arrivera pas malheur, je le jure, je te tirerai de ses griffes. Elle retourna à la cuisine, s'assit sur une chaise, et balança son corps machinalement en soupirant et en gémissant. Tout à coup elle entend un bruit extraordi-

naire qui se dirigeait du côté de la cuisine suivi d'un strident éclat de rire. Elle bondit sur ses pieds au moment où la porte s'ouvrait, elle vit devant elle, les cheveux en désordre, l'air hagard et les yeux étincelants, la face qu'elle avait si longtemps soignée.

Il était libre, et son excitation était véritablement effrayante. Il poussa un cri hideux et se précipita dans la cuisine. Cora, saisie d'épouvante, s'élança dans le jardin et se mit à courir sans trop savoir où elle allait. Cependant, au milieu de sa terreur, elle le vit bondir soudain vers le mur, grimper, atteindre le sommet et disparaître. Alors elle cessa de voir et perdit connaissance. Toutefois, elle ne resta pas longtemps dans cet état, car le froid du gazon sur lequel elle était tombée la ranima bientôt. Elle se leva, regarda vivement autour d'elle, se rappela ce qui était arrivé et retourna vers la maison en chancelant. Elle s'attendait à y rencontrer le docteur Vargat, à le trouver écumant de colère et de rage ; mais en entrant, elle trouva la maison horriblement silencieuse.

Elle appela Vargat par son nom plusieurs fois, mais il n'y eut pas de réponse. Elle éleva la voix, mais l'écho seul lui répondit. Cédant à une impulsion irrésistible, elle se dirigea vers la cellule d'où le fou s'était échappé ; elle en tourna la porte toute grande ouverte. Elle s'arrêta et écouta, aucun son ne se fit entendre de ce côté ; elle avança timidement la tête et regarde dans l'intérieur. Elle aperçut Vargat étendu sur la paille, les membres horriblement contractés. Elle s'approche et regarde sa figure. Aussitôt elle pousse un cri d'horreur et s'enfuit de la cellule. Jamais elle n'aurait, pensait-elle, imaginé rien de si hideux. En rentrant dans la cuisine, elle se laissa tomber, éperdue, sur une chaise. Il se passa quelques temps avant qu'elle pût rassembler ses pensées, et alors elle se demanda ce qu'elle avait de mieux à faire. Bien convaincue que Vargat était mort, elle arriva promptement à cette conclusion :

—Il faut que je vole au secours de mon pauvre prisonnier ; il faut que je le trouve, je veux le trouver.

Elle remonte dans la cellule où gisait le corps du misérable docteur, fouille dans ses poches, s'empare de quelques papiers qu'elle y trouve et d'une somme assez ronde, sans oublier le trousseau des petites fioles. Ensuite, elle se hâte de descendre dans la cuisine, se munit de quelques provisions, et surtout de la fiole que Vargat lui avait laissée en garde avant de monter dans la cellule. Ainsi munie, Cora sort en toute hâte de la maudite maison, et se met à la recherche de son cher pensionnaire. Enfin, elle est assez heureuse pour le retrouver sur le bord d'un ruisseau, épuisé de fatigue, couché sur le gazon et profondément endormi. Elle s'assied non loin de lui et attend patiemment qu'il se réveille. Pendant ce temps-là, elle cherche la petite fiole qu'elle tâche de bien reconnaître, et verse dans la boisson qu'elle se propose de lui faire prendre, quelques gouttes de contre-poison. A son réveil, elle s'approche doucement de lui et l'invite à prendre avec elle un peu de nourriture. Après cette courte réfection, Cora le détermina à la suivre, en l'assurant qu'elle en aurait tous les soins imaginables. En effet, à peine un mois s'était écoulé que le baron de Romilly, car c'était lui, reprit peu à peu son intelligence, grâce surtout au contre-poison précieux laissé à Cora par Vargat lui-même, et donné avec la plus grande précaution, pour ainsi dire goutte à goutte.

(A continuer.)

PINCÉE DE CONSEILS

L'anneau nuptial se porte à l'annulaire, c'est-à-dire au troisième doigt de la main gauche. Cette coutume nous a été transmise par les Egyptiens, qui croyaient que ce doigt communiquait directement au cœur par un petit nerf.

Une livre de liège suffit pour supporter sur l'eau le poids d'un homme de taille ordinaire.

S'il y a une noix bien connue, c'est assurément celle du Brésil, qui vient dans une écorce dure, à forme sphérique. Chacune de ces écorces contient de dix-huit à vingt-quatre graines de forme triangulaire: C'est-à-dire ce qui se vend dans le commerce. La nature a tellement bien fait son ouvrage que jusqu'à ce jour personne n'a encore réussi à remettre ces noix dans leur enveloppe primitive une fois qu'elles en ont été ôtées.

MENUS INCIDENTS

C'est la Bible qui, pour la première fois, parle de gants de chevreau. Au 16<sup>me</sup> verset, chap. 27 de la Genèse, la femme d'Isaac est accusée d'avoir mis les mains de son fils Jacob dans des peaux de chevreau.

Une dame vient de demander aux autorités de Vienne la permission de déterrer le corps de sa sœur, morte depuis dix ans. Elle avait mis dans le cercueil des bijoux d'un grand prix; et se trouvant réduite aujourd'hui à un état de gêne et n'ayant pas d'autres ressources, elle demande que les morts lui viennent en aide.

HATEZ-VOUS D'ENVOYER

10 Cts.

Magnifiques Feuilletons

A BON MARCHÉ

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands FEUILLETONS à sensation

“L'ANGE DU FOYER”

— ET —

“Le Remords d'un Ange”

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,

516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 9 MAI, Après-midi et soirée.

LA JOLIE COMÉDIE MUSICALE

INTITULÉE

“MUGG'S LANDING”

Excellente compagnie, jolis décors, costumes, nouvelles chansons, danses, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE:

THE ENGLISH FOLLEY COMPANY.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES \$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS “LA PRESSE,”

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE MARS

22,425 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S “WHITE ROSE LANOLIN CREAM,” pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY


CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL.

**VIN de VIAL**

**TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT**

Le Tonique le plus énergique que doivent employer Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



AU QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances absolument indispensables à la formation et au développement de la chair musculaire et des Systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre l'Anémie sous toutes ses formes, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, étiollement, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 11, LYON. Toutes Pharmacies.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER LE CÉLÈBRE

**CHOCOLAT MENIER**

Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.  
Ecrire pour Échantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

**SURVIVRE A CE QU'IL Y A, DE MIEUX**

Est ce qui est arrivé et ce qui donne la Prééminence à la

**LESSIVE PHENIX**

Vous savez ce dont nous voulons parler sans doute.

L'Angleterre et la France ne peuvent pas s'en passer. Le Canada s'aperçoit tous les jours que rien ne peut y suppléer. C'EST UNE POUDRE A LAYER du plus bas prix possible, de qualité supérieure à toute autre pour le lavage et le nettoyage. Jamais le public n'a eu rien d'équivalent. Cette poudre ne coûte que quelques centins et elle fera épargner bien des dollars et bien du temps à ceux qui en feront usage. Par son emploi, il n'y a pas lieu au long travail et à l'usure des vêtements et les servantes resteront chez-vous. CETTE POUDRE EST VENDUE PAR TOUS LES EPICIER.

# POUR LES VERS

— LES —

## CRÈMES de CHOCOLAT

### DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

**J. EMILE VANIER**

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR

107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Lemandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

## BELLE CHEVELURE!



L'huile dorée de Madame Hamel empêche les cheveux de tomber, fait pousser la barbe et enlève les peaux mortes. Excellent remède pour la calvitie. Employée avec succès par les barbiers pour le *shampoo*. Prix 25 centimes la bouteille. En vente chez tous les pharmaciens.

## Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

**"LA NOUVEAUTÉ"**

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, MONTREAL.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

**TREADWELL & TESCHNER**

32 and 34 Frankfort Street, New-York



Guérit radicalement et promptement  
L'INTEMPÉRANCE et déracine tout désir  
des liqueurs alcooliques.

Prix: \$1.00

**NARCISSE BEAUDRY & FILS**

GRAND CHOIX DE

Montres, Bijoux, Argenterie et Lunetterie

1580 RUE NOTRE-DAME

Et 164 et 166 RUE SAINT-LAURENT

MONTREAL

23 Juillet 1892

## A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas, New York: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.— *Specimen franco sur demande.*

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris, France.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE

— DES —

**ANNONCES LUMINEUSES.**

La meilleure et la moins chère des publicités.

**MM. PERRON & LAFOND**

221 RUE CRAIG

MONTREAL.

**E. G. SIMARD, B. C. L.**

(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

## La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centimes

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Editeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

## OCCASION!

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie

516 RUE CRAIG

MONTREAL

## LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Trois charmants Livres de Notes, 4 pouces par 2½, couvert toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cents.

Magnifique Cahier pour autographes, souvenirs, chromos, etc., 9 pouces par 7, relié en im. cuir, fantaisie dorée et chromos. Par la poste 23 cents.

Un Set de Cinq Dés renfermés dans une boîte nickelée. Par la poste, 6 cts.

Tous ces articles sont envoyés *franco* par la poste aux prix ci-dessus marqués.

## IMPRIMERIE

**Poirier, Bessette & Cie,**

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars, Livres,  
Brochures, Pamphlets,  
Affiches, Programmes  
Cartes de visite, Cartes d'affaires,  
Entêtes de comptes, Pancartes,  
Annonces d'encan, Etiquettes,  
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.  
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.